COLLÈGE UNIVERSITAIRE FRANÇAIS DE MOSCOU

ФРАНЦУЗСКИЙ УНИВЕРСИТЕТСКИЙ КОЛЛЕДЖ ПРИ МГУ ИМ. ЛОМОНОСОВА

« Je n'ai pas peur de le dire » : l'évolution du discours sur la féminité en Russie

Daria VEDENYAPINA

Mémoire de recherche en sociologie

dirigé par Maïa Fansten, maîtresse de conference en sociologie à l'Université Paris Descartes, et encadré par Madame Clémentine Faucconier, enseignante de sociologie au CUF de Moscou.

2017

Remerciements

Je veux adresser mes remerciements à mon directeur de mémoire, Madame Maïa Fansten, pour avoir accepté de diriger ce travail, ainsi que pour ses recommandations et sa bonne volonté de partager son expertise.

Ma plus sincère reconnaissance va à Madame Clémentine Faucconier, pour son aide, ses conseils pendant l'écriture de ce mémoire et son attitude individuelle à chaque étudiant.

Je voudrais exprimer un grand merci à l'équipe du Collège Universitaire Français de Moscou avec Monsieur Olivier KACHLER en tête, pour m'avoir donné la possibilité d'acquérir de l'expérience unique d'étudier à Moscou en français et selon un système français.

Je voudrais aussi remercier Madame Isabelle Gouarné et Monsieur Guillaume Fondu pour leurs orientations et recommandations qui ont beaucoup contribué à la réalisation de ce mémoire.

Enfin, j'adresse mes plus sincères remerciements à ma famille : Mon mari, mes fils et ma mère, et à mes amis, qui m'ont accompagné, aidé, soutenu et encouragé tout au long de la réalisation de ce mémoire.

Table de matières

Introduction..... 4
Chapitre I Le flashmob est une mobilisation féministe qui a réussi, au sens où elle est parvenue à mobiliser au-delà des cercles de féministes russes …..... 14
A. L'initiative du flashmob revient à des activistes-féministes qui cherchent à établir des nouvelles normes de féminité..... 15
B. Des femmes et hommes non-engagés se sont appropriés ce nouvel espace de discussion..... 20
Chapitre II Le flashmob redéfinit les frontières du discours sur le genre..... 30
A. L'ordre du jour féministe et le discours féminin en URSS..... 32
B. Le discours du genre et des limites personelles issus de la famille: les pratiques corporelles soviétiques et le tournant des années 1990..... 36
C. La violence sexuelle et la norme sociale du comportement féminin vont de pair car les règles du comportement approprié sous-entendent l'obeissance et la soumission de la part de femme..... .40
Chapitre III Le discours « traditionnel », soutenu par la politique de l'Etat, et le discours alternatif, lancé aux années 1990, luttent corps à corps …..... 50
A. La norme sociale et la déviance. Qui est déviant: des violeurs ou des participants du flashmob ?..... 51
B. La violence symbolique et la politique de l'Etat..... 62
Conclusion..... 69
Bibliographie..... 72
Liste des entretiens..... 75

INTRODUCTION

Dis donc, on est nombreux ![1]

Il existent des thèmes étroitement tabous dans la société Russe, qui, malgré les évolutions politiques, économiques et socioculturels, ont beaucoup hérités de la société soviétique, cela inclue certains discours interdits[2]. L'un de ces thèmes est le thème de la violence sexuelle.

La violence sexuelle, selon le code pénal de la Fédération Russe, est considérée comme une infraction pénale incluant le viol, des actes à caractère sexuel et la violence sexuelle psychologique: les menaces de viol, verbales ou physiques. Selon le code pénal russe, seule une femme peut être reconnue comme la victime de viol[3] un homme ne peut être reconnu que comme le sujet de la violence sexuelle[4]. Une femme peut être reconnue comme une complice de l'infraction. Il faut mentionner certains changements qui ont lieu dans l'article sur le viol du code pénal russe en 1996 en comparaison du même article dans le code pénal de l'URSS. Selon l'article sur le viol dans le code pénal de l'URSS, une femme ne pouvait pas être une complice d'un viol, mais seulement le complice ou témoin qui n'a pas aidé la victime. Le terme de «l'acte sexuel» a été mis à jour, il est apparu le terme «autres actes à caractère sexuel», la liste des «circonstances aggravantes» a été élargi considérablement. Il a été stipulé juridiquement que «le caractère moral» aussi bien que la profession d'une femme n'influence pas son droit à l'intégrité physique. La raison pour cette loi était la pratique juridique dans laquelle ces paramètre ont été pris en compte au temps où un arrêt était prononcé mais même quand on ouvrait une enquête.

Juridiquement, donc, le viol est un acte hétérosexuel commis sans consentement de la part de victime. La violence sexuelle, sur un homme ou par une femme sur une autre femme, relève de la catégorie des «autres actes à caractère sexuel» et est pénalisée moins sévèrement. En analysant l'article pénale sur le viol, nous pouvons voir certaines caractéristiques spécifiques de la norme sociale existante: la femme est l'objet de viol, l'homme est le sujet de

1 Entretien №11.
2 On entend les discours stigmatisés, comme: le mort, le sexe, la violence sexuelle, les besoins naturels. Ils étaient indésirables.
3 L'article 131 du Code Pénal de La Fédération de Russie.
4 *Ibid.*

viol. Le viol est un acte hétérosexuel uniquement, commis contre la volonté de la victime, c'est à dire une femme.

La question de la qualification d'un fait dans une situation où la victime s'est déclarée en désaccord avec la perpétration de l'acte sexuel est difficile, mais n'a pas manifesté les signes de la résistance, à la suite de quoi, ni la violence, ni la menace de la violence n'ont pas été appliquées à son égard. Dans la pratique judiciaire il existent les cas où, dans une telle situation, l'action d'un homme ont reconnus légitimes. Toutefois, il arrive, quand en l'absence de violence et d'une menace formulée directement, le coupable crée une situation spécifique où la victime ne peut pas résister à ses intentions (par exemple, les «offres» de participer à une activité sexuelle dans l'ambiance où la victime éprouve de la peur, n'a pas de force de résister et ne peut pas demander de l'aide). Dans la pratique existante, telles situations peuvent être considérées comme un viol, commis avec l'aide de l'abandon de la plaignante. Certains juristes proposent de considérer une telle situation pas comme l'utilisation de l'état impuissant, mais comme l'emploi de menace.

Selon les statistiques, seulement 10 à 12% des victimes de violence sexuelle déclarent à la police, seulement 2,9% des affaires pénales viennent à la cour de justice , c'est à dire 0,29% du nombre initial[5]. Les raisons sont multiples : le manque d'efficacité du travail de la police, l'ignorance des droits des victimes etc. Il faut également mentionner la stigmatisation sociale des victimes de violence sexuelle, souvent même l'accusation de ces dernières. Voici quelques phrases standards de la part de représentants de la société, hommes et femmes[6] : «Toutes ces filles plaignantes sur le harcèlement, elles ne sont pas victimes de viol, mais des chiennes lubriques», elle est coupable elle-même, elles toutes mentent, c'est le prétexte pour attirer l'attention. Pourquoi en parler? Pourquoi le montrer? Cela n'est jamais arrivé: ni avec moi, ni avec mes connaissances. etc Ces commentaires négatifs relèvent de deux types d'argument: 1) la victime se n'est pas comportée correctement, elle a laissé entendre qu'elle est disponible érotiquement; 2) la négation de l'expérience: ce n'est pas arrivé et n'arrive presque jamais. Ces types de commentaires sont représentatives de l'ensemble de la société russe, parce que nous avons observé les deux indépendamment de la classe ou le niveau de formation des personnes qui partageaient les commentaires pareils.

Dans la société russe il reste honteux et embarrassant d'être la victime d'un viol. Cette

5 Selon la statistique du centre d'aide aux victimes de violence sexuelle, «Les soeurs» [Sestry] http://sisters-help.ru/rape.html (le site consulté 10/05/2017).

6 Les commentaires et les publications sur Internet après le flashmob.

expérience peut affecter les relations avec la famille, des amis, le partenaire, des collègues de travail/d'études. Cela a une influence assez détruisant sur le rapport en soi.

M. Foucault dans sa leçon inaugurale « L'ordre du discours» a mentionné l'importance des facteurs psychologiques, littéraires et sociaux dans le développement du discours juridique. Voilà un extrait de sa leçon inaugurale au Collège de France, *L'Ordre de discours* : « *Je pense encore à la manière dont un ensemble aussi préscriptif que le système pénal a cherché ses assises ou sa justification, d'abord, bien sûr, dans une théorie du droit, puis à partir du XIXe siècle dans un savoir sociologique, psychologique, médical, psychiatrique: comme si la parole même de la loi ne pouvait plus être autorisée, dans notre société, que par un discours de vérité »*[7]. C'est tout à fait visible, si l'on considère l'évolution de l'article pénale sur la violence sexuelle, en droit russe, aussi bien qu'en droit français. Comme c'est un sujet très sensible pour la société et pour le domaine du droit, des changements dans la conscience du public sur le thème de la violence sexuelle sont bien manifestés dans des changements de signification des termes juridiques.

Le thème de ma recherche est le discours de la violence sexuelle dans la société russe contemporaine sur l'exemple du flashmob numérique «Je n'ai pas peur de le dire». Cette enquête, en raison de son caractère limitée ne permet pas d'étudier la transformation de la norme sociale sur les questions du genre et de l'égalité des sexes. Elle permet, cependant, d'identifier et de suivre des changements en cours quant au discours de la féminité. On entend ici la notion de « discours » au sens de Michel Foucault. C'est, notamment, l'inclusion dans le contexte de l'examen du discours des relations de pouvoir et d'autres formes idéologiques, sous l'action desquelles le discours acquiert la signification sociale. Michel Foucault parle de la « Société de discours », en supposant que dans toutes sociétés il y a un nombre des procédures qui sélectionnent, contrôlent et distribuent la production du discours selon les pouvoirs et les dangers des discours et par cette action elles matérialisent et définissent le discours. Il distingue les discours entre les discours légitimes (vrais), et faux. Le discours faux c'est le discours qui n'a pas été approuvé par la plupart de la société et qui a été exclus . « *On sait bien qu'on n'a pas le droit de tout dire, qu'on ne peut pas parler de tout dans n'importe quelle circonstance, que n'importe qui, enfin, ne peut pas parler de n'importe quoi. Tabou de l'objet, rituel de la circonstance, droit privilégié ou exclusif du sujet qui parle (...) de nos jours, les régions où la grille est la plus resserrée, où les cases noires se multiplient, ce sont*

7 FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours. Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970,* Gallimard, Paris, 2004.

les régions de la sexualité et celles de la politique: comme si le discours, loin d'être cet élément transparent ou neutre dans lequel la sexualité se désarme et la politique se pacifie, était un des lieux où elles exercent, de manière privilégiée, quelques-unes de leurs plus redoutables puissances »[8].

Le flashmob « Je n'ai pas peur de le dire » a été lancé par une journaliste féministe Anastasia Melnichenko. Ce flashmob est consacré au problème de la violence sexuelle: des milles des femmes ont raconté leurs histoires publiquement sur Facebook. Le flashmob relève du discours de l'objectivation du corps, de la pudeur, des sphères publique et privée, révèle en creux les normes qui existent dans la société post-soviétique contemporaine. Le flashmob a été lancé par une féministe, mais il n'est pas resté dans le cadre d'activisme féministe – il a réuni des femmes et des hommes, dont les attitudes envers le féminisme sont très diverses et vont de l'activisme féministe à l'attitude inverse. Ce flashmob a reçu la plus grande diffusion en Ukraine et en Russie. Il s'est également développé au Kazakhstan, en Ouzbékistan, en Kirghizie, au Tadjikistan. En octobre un flashmob similaire a été lancé aux Etats-Unis[9].

Initialement, j'avais prévu consacrer mon mémoire à la pudeur féminine et l'objectivation du corps féminin. Cependant, au-delà de l'activisme, les raisons de la participation à flashmob, la réaction au flashmob et le thème de la violence sexuelle, j'ai aussi poser aux personnes interrogées des questions plus générales, par exemple, de ce qui est décent / indécent pour une femme, ainsi que sur l'attitude vers le féminisme, de leur vue sur les rôles féminin/masculin dans la famille, dans un environnement professionnel, sur les soins, sur l'objectivation du corps féminin, ainsi que sur le problème du consentement sexuel. Le flashmob a eu des conséquences dans la communauté féministe (p. e. le flashmob purement féministe « L'orgasme honnête », consacré au problème de l'imitation de l'orgasme surtout par des femmes, mais aussi par des hommes), mais aussi dans un cercle plus large . Une série de scandales a éclaté dans des lycées, après qu'une jeune fille ait témoigné sur le flashmob « Je

8 *Ibid.*

9 *#NotOkay, #PussyGrabsBack : Trump en très mauvaise posture auprès des femmes:* http://www.liberation.fr/planete/2016/10/12/notokay-pussygrabsback-trump-en-tres-mauvaise-posture-aupres-des-femmes_1521437 . Site consulté : 12/10/2016 ; Cependant, les causes n'étaient pas identiques: les interventions aux Etats-Unis et en France ont été déclenchées par les déclarations des politiques, par exemple, celles de Donald Trump aux états-Unis, et étaient plutôt la manifestation d'un désaccord avec les vues de ces politiciens sur la féminité et le rôle de la femme dans la société, tandis qu'en Ukraine et en Russie, le problème de la condamnation, de la stigmatisation et même de la culpabilisation des victimes de violence sexuelle, aussi bien que la pratique appliquée par la police dans leur investigations des affaires de viol, ont un caractère systémique et une histoire longue. (à voir JOHNSON, Janet-Elise, *Gender Violence in Russia : the politics of feministe intervention,* Indiana University Press, 2009 ; GOLDMAN, Wendy, *Women, The State and Revolution : Soviet Family Policy and Social Life, 1917-1936,* Cambridge University Press, 1993).

n'ai pas peur de le dire » contre son professeur d'école . Le flashmob a connu un grand retentissement dans la presse et à la télévision.

Le nombre des émissions organisées sur le modèle de « Ca se discute » et consacrés aux problèmes juridiques, étiques et moraux de la violence sexuelle, a augmenté sur les chaînes de la télévision fédérale, notamment dans le discours qui nous intéresse : peut-on blâmer seulement le violeur ou la victime est-elle à blâmer aussi ? La punition pour le viol , est-elle juste ? Doit-on prendre en compte la réputation de la victime ? Ces programmes télévisés ont attiré l'attention des millions des spectateurs et ont distribué le discours du flashmob parmi des groupes qui ne fréquentent pas l'Internet, y compris des gens plus âgés (55+), ou ne s'inscrivent pas à Facebook ou aucun réseau social.

Comment expliquer le succès de ce flashmob alors qu'il existe la stigmatisation forte des victimes de la part de société, le féminisme est un discours peu légitime socialement en Russie est que l'Etat valorise plutôt les valeurs traditionnelles ?

Le thème de la corporéité et du corps comme phénomène socioculturel est développé dans les travaux des sociologues français, anglo-saxons, allemands. Parmi les travaux principaux on peut mentionner des œuvres de L. Boltanski, M. Foucault (notamment son *« Surveiller et punir »).* Nous avons aussi utilisé dans ce mémoire ses concept du vrai et faux discours, qui il avait élaboré dans sa leçon inaugurale au Collège de France, *« L'Ordre de discours »*. P. Bourdieu dans *« Le Sens pratique »* suggère la notion « habitus » et montre, comment l'habitus fait des agents sociaux intérioriser les normes de la société en les transformant en leurs pratiques individuelles. Il a aussi élaboré le terme de « marge de liberté» pour indiquer des marges de manoeuvre pour les individus, même si ils sont déterminés socialement par le champ et l'habitus. N. Elias dans son livre *« La civilisation des moeurs »* développe l'idée que les normes de comportement et les mœurs sont liées directement aux changements sociaux et politiques. Le terme de stigmate a été proposé par E. Goffman. Dans son ouvrage *« Le stigmate »* il a distingué l'identité personnelle et l'identité sociale, construite sur la base de l'identité personnelle. Nous nous sommes aussi penchés sur les définitions de la déviance et de la norme, suggérées par H. Becker. Son terme d'entrepreneurs de morale nous a permi de faire différence entre des militants et des participants non-engagés. Il faut aussi mentionner les travaux de L. Wacquant, M. Merleau-Ponty, A. Giddens. Le développement des représentations du corps, des pratiques corporelles et de la pudeur est également analysés dans des œuvres culturelles et historiques, comme celles de G. Vigarello et J.-C. Bologne. Il

faut aussi mentionner les travaux de C. Grenier-Torres ; A. Le Bras-Chopard, notamment son livre *« Les femmes et la politique »* (avec J. Mossuz-Lavau) ; A.C. Emo, dont les travaux portent sur les représentations sociales du féminisme. Dans la sociologie russe le domaine de la sociologie du corps est assez nouveau mais les travaux théoriques aussi bien qu'empiriques sont déjà assez nombreux, par exemple, les travaux de I. Kon, N. Romanovsky, A.Vanke. On a utilisé des travaux d'Eric Dagiral pour l'analyse de la mobilisation sur Internet, La spécificité de cette recherche est l'effort de déterminer les normes sociales actuelles sur le sujet et de retracer les changements dans les discours de corporéité et la pudeur chez la génération qui a vu la chute de l'Union soviétique et le changement des codes moraux. La recherche sera faite principalement dans quatre domaines sociologiques : la sociologie de la sphère publique, la sociologie du corps , la sociologie du genre et la sociologie historique. Les notions centrales de cette recherche seront les suivantes : la stigmatisation, la norme sociale, les entrepreneurs de morale, le discours interdit /faux, la pudeur, les pratiques corporelles, les frontières publique/ privé,la violence symbolique, le capital corporel, l'habitus, notamment l'habitus d'individu et l'habitus du corps, la culture corporelle.

Comment expliquer ce grand nombre des participants ? Ce flashmob était le flashmob numérique. La variété de la politique de confidentialité dans le cadre du flashmob nous montre, que le mode de confidentialité que les participants choisissaient pour leurs publications était un des moments principaux pour eux. Peut-être, l'espace d'Internet, qui est perçu par des utilisateurs comme l'espace pas tout à fait publique, et qui les a permis de s'exprimer, a lancé l'effet de « boule de neige », quand des personnes sur Facebook ont vu des postes de leurs « ami-e-s- », et ont aussi partagé ses histoires.

Il est possible, que la situation politique en Ukraine, le cours de la libéralisation et de la « européanisation » de la politique a ouvert des pistes pour la réflexion et réestimation de la norme existante. Néanmoins, le flashmob est devenu populaire pas seulement en Ukraine, mais aussi en Russie, où on n'observe pas des changements cardinaux dans la vie politique de l'Etat.

Une autre hypothèse qu'on a fait, ce qu'il existe, peut-être, le discours alternatif du genre dans la société russe, depuis la Perestroika, qui est aussi intériorisé par les participants du flashmob et sur qu'ils s'appuient et qui leur permet à dépasser leur honte, de s'exprimer publiquement et de redéfinir leur rapport à soi.

Il est à noter que l'étroitesse de sujet comme flashmob, sa spécificité, comme, p.e. son

appartenance à la sphère de la sociologie de l'internet, et, dans le même temps, la latitude des thèmes de féminité et des pratiques féminines, ainsi que celui de la violence sexuelle, a représenté un problème spécifique pour moi, j'ai eu deux grilles d'entretien: l'une consacrée au flashmob : à la motivation d'y participer, aux raisons qui ont poussé d'y participer, les difficultés rencontrées sur les étapes différentes et, bien sûr, de l'expérience de la violence sexuelle. L'autre grille a été plus large, elle a été consacrée à la façon dont les participants du flashmob pensent la femme et les pratiques féminines, en principe, aux changements survenus dans leurs pratiques, en principe, et, en particulier, après leur participation au flashmob. J'ai délibérément choisi de ne pas poser des questions sur les cas de violence sexuelle: j'ai posé des questions sur la participation dans le flashmob. Cependant, 100% des répondants nous ont parlé de leur expérience au cours de l'entretien, en indiquant, que cette conversation est « à bout du dégout » pour ils, mais il faut le dire et répéter. J'ai réalisé 14 entretiens, dont 13 avec des femmes âgées de 26 à 55 ans ; 1 entretien a été réalisé avec un homme de 43 ans qui a participé au flashmob, et qui est féministe activiste. Dans le texte quand on parle des enqûetés, on utilise parfois le genre masculin, mais parfois le genre féminin. Cela peut avoir l'air en peu bizarre, mais on a chaque fois vérifié les données empiriques avant d'utiliser un certain genre dans la description. Donc, si on mets les « enqûétés » au masculin, c'est à dire que ce sont des enquêtés y compris le seul homme du terrain. Et vice versa. Parmi des personnes interrogées il y a 4 activistes féministes, 9 personnes non-militantes. Toutes les personnes interrogées ont une formation supérieure, 9 d'elles habitent à Moscou et Saint-Pétérsbourg, 3 habitent aux d'autres villes en Russie, 1 personne habite en Ukraine. 3 personnes n'ont pas participé au flashmob, et ont partagé leur raisons de ne pas le faire aussi bien que leur attitude vers le flashmob et la publicisation des choses qui peuvent être définies comme « privées ». 11 personnes ont participé au flashmob et partageaient leur expérience. Toutes les personnes interrogées se sont exprimées au sujet des pratiques génrées/sexuées actuelles. Nous mettons le tableau avec la description plus détaillée dans l'annexe du mémoire.

Le critère de l'échantillon était d'interroger des gens qui avaient vécu l'expérience de la violence sexuelle, qui avaient participé au flashmob ou, au contraire, étant des victimes de la violence sexuelle, avaient refusé de le faire et ont la justification pour cette décision. Dès le début de la recherche le problème de la définition des participants comme des militants a été mis en évidence. Sans doute, le flashmob est une forme de militantisme est d'organisation

sociale avec ses objectifs, valeurs et idées articulés, déclarés. Il faut aussi ajouter quelque mots à propos de l'audience de Facebook en Russie car l'activité du flashmob ne sortait pas au-delà de l'espace Internet et c'est sur Facebook qu'on a eu le plus grand nombre d'évidences. En Russie il existe plusieurs réseaux sociaux locaux , le plus proche de l'idée de Facebook c'est le réseau « Vkontakte », où le flashmob a eu lieu également, mais a reçu moins de distribution que dans Facebook, ce qui permet de tirer quelques conclusions. En Russie, contrairement à la situation française[10], l'âge moyen des utilisateurs du réseau Facebook est beaucoup plus élevé (la plupart entre 25-34 ans), que l'âge des utilisateurs du réseau Vkontakte (18-25). Le niveau de revenu et le niveau de formation sont aussi différents. La plupart des utilisateurs de Facebook ont obtenu des diplômes de la formation supérieure et ont un niveau de vie moyen tandis que la plupart des utilisateurs de Vkontakte ont la formation spéciale et gagnent moins d'argent. Seulement 9% des utilisateurs des réseaux sociaux utilisent le reseau Facebook, tandis que le nombre d'utilisateurs « Vkontakte » est 40%. Le réseau Facebook est considéré en Russie comme le réseau « snobe » et « pour des adultes ». La partie d'utilisateurs Facebook est plus nombreuse dans des grandes villes, que celle en Russie rurale.

Le flashmob est uniquement numérique ce qui serait une spécificité en France mais assez régulier en Russie, où l'activisme de toute sorte éprouve des soucis et des péages de la part de l'Etat.

Les gens qui n'ont pas participé au flashmob sont le groupe-focus qui représentent l'intérêt spécifique puisque souvent ils (selon mon échantillon: elles) définissent la norme existante, qu'elles ont intériorisée. Ils montrent les raisons de l'interdiction du discours de violence sexuelle. En fait, par leurs évidences elles définissent la peur, qui est dans le titre du flashmob, elles répondent à la question: pourquoi avoir peur de le dire ? (donc, elles n'ont pas battus la peur).

> C'est une honte. Je peux ressentir cette peur aussi. En partie, je ne veux pas participer à cette flashmob, parce que j'ai peur de le dire. Parce que je ne vois pas l'intérêt. Je ne vois pas le but. Cette personne ne sera pas puni.[11]

> Je n'ai pas pu le faire psychologiquement. Parce que il était difficile à prononcer, ces choses qui avaient eu passé avec moi. J'ai eu peur de le dire.

10 DAGIRAL, Eric ; MARTIN , Olivier, « Sur Facebook, les jeunes sont-ils dans un monde à part ? » in DAGIRAL, Eric ; MARTIN, Olivier, *L'ordinaire d'internet*, Armand Colin, 2016, pp.120-139.

11 Entretien №8.

> J'ai « tagged » tous qui s'exprimaient publiquement. Je les ai aidés, ceux, qui je pouvais aider. Mais je n'ai pas pu le faire moi-même.[12]

Mais ce n'est pas seulement le sentiment de l'honte. C'est aussi la conviction, que le flashmob est une provocation, pour le but politique ou économique.

> Ma copine dit que la technologie de la flashmob, comme «la stratégie-31»[13], comme d'autres actions politiques, c'est pour habituer les gens à se réunir, afin de les initier d'exprimer leur opinion ensemble. Allez-y! Vous êtes offensé? N'ayez pas peur de le dire![14]

> Tout d'abord, je ne crois jamais dans la pureté des flashmobs. J'ai juste une idée, que quelqu'un a besoin de quelque chose pour quelque chose. . Le deuxième moment négatifs c'est que les gens sont très sincères, très ouverts. J'ai pitié ces gens. Je l'ai trouvé stupide de se tourner à l'envers. Mes amis proches, ils ne racontaient pas des histoires. Nous avons discuté cela avec mes collègues. Tous ceux qui sont dans le domaine du journalisme ou du PR, leur première réaction était : quelqu'un a besoin de ces histoires. Nous entendons très souvent des situations pareilles. La maison d'édition «Eksmo» maintenant, veut publier un livre avec ce hashtag, maintenant connu dans tout le pays. Ce n'est pas juste une coïncidence.[15]

Chapitre I Le flashmob est une mobilisation féministe qui a réussi, au sens où elle est parvenue à mobiliser au-delà des cercles de féministes russes.

La première partie de notre mémoire sera consacrée à la présentation des personnes mobilisées par le flashmob. Nous raconterons le parcours des participants féministes, nous étudierons leurs motivations d'y participer et des problèmes qu'elles ont eu après avoir participé au flashmob. Nous aussi distinguons entre les entrepreneurs de morale, dans ce cas, les féministes, et des personnes non-engagées, selon leur motivations, leur parcours personnel et professionnel, leur habitus corporel, leur travail sur soi lié au flashmob, aussi bien que selon leur attitude envers le féminisme.

12 Entretien №9.
13 «Stratégie-31» — le mouvement civile russe de défense de la liberté de réunion en Russie. (31 article de la Constitution de la fédération de Russie). Les manifestations ont lieu régulièrement depuis le 31 mai 2009 à Moscou sur la place du Triomphe à 18:00 tous les 31 du mois.
14 Entretien №8.
15 Entretien №7.

Chapitre II Le flashmob redéfinit les frontières du discours sur le genre.

Les personnes interrogées sefait sont exprimées sur le problème de définition des frontières privé/publique y compris dans le cadre de leurs pratiques corporelles et sexuelles. Nous présentons des extraits des entretiens avec des femmes plus âgées à fin de comprendre la norme sociale des pratiques et des interactions sexuelles en URSS, en supposant que ces normes sont intériorisées par les enquêtées des générations suivantes.

Chapitre III Le discours « traditionnel », soutenu par la politique de l'Etat, et le discours alternatif, lancé aux années 1990, luttent corps à corps.

Dans cette partie on observe le phénomène de violence symbolique, intériorisée par des femmes : on analyse les commentaires négatifs sous des publications dans le cadre du flashmob, en essayant de comprendre la motivation des personnes qui les expriment. Nous aussi montrons la politique de l'Etat par rapport au féminisme et les actions axées sur la reconstruction du discours « traditionnel ».

Chapitre 1

Le flashmob est une mobilisation féministe qui a réussi, au sens où elle est parvenue à mobiliser au-delà des cercles de féministes russes.

Précisions tout d'abord ce que signifie être féministe en Russie au 21ème siècle. Il existe des mouvements féministes différents, non seulement du point de vue politique mais aussi du point de vue organisationnel, groupes d'artistes et de peintres féministes, groupes de lecture, coopératives féministes, par exemple. Ces groupes se connaissent, partagent certaines prises de position, sont presque toujours politisés, mais se distinguent aussi et sont même en rivalité : « elles sont des collaborationnistes — elles coopèrent avec des hommes»; «elles portent des robes/des cheveux longs»; «elles sont pour la légalisation de la prostitution»; «elles ne luttent pas contre le capitalisme»; «elles utilisent la langue masculine de la science» - ces dénonciations sont fréquentes dans le milieu féministe russe,[16] alors que les formes modérées de militantisme y sont peu représentées et que prédomine un certain radicalisme.

Malgré ces concurrences qui les opposent et les distinguent, l'ensemble des groupes féministes occupe dans la société russe une position marginale et stigmatisée. L'image de la féministe est celle d'une femme sans mari, ou celle de la femme malheureuse dans son mariage. Elle est moche et n'attire pas d'hommes, au contraire, elle les détourne. De fois, elle est présentée comme étant belle, mais folle et très malheureuse en amour. La féministe fait ainsi l'objet de stigmates : physiques et moraux. Si l'on suit les analyses de Michel Foucault dans *L'Ordre du discours*, le discours féministe est donc considéré comme « un faux discours », relevant de la folie : « *Je pense à l'opposition raison et folie. Depuis le fond du Moyen Age le fou est celui dont le discours ne peut pas circuler comme celui des autres: il arrive que sa parole soit tenue pour nulle. (...) Il arrive aussi en revanche qu'on lui prête, par opposition à toute autre, d'étranges pouvoirs, celui de dire une vérité cachée, celui de prononcer l'avenir, celui de voir en toute naïveté ce que la sagesse des autres ne peut pas percevoir. Il est curieux de constater que pendant des siècles en Europe la parole du fou ou bien n'était pas entendue, ou bien, si elle l'était, était écoutée comme une parole de vérité. (...)* » . Ce principe de traitement de la parole du fou rappelle aussi, dans le contexte du féminisme de personnage Lilith – celle, qui peut séduire des hommes et *influencer des*

16 *Ženskie dviženija: kak i začem sozdajutsja feministskie ob"edinenija v Peterburge,* [Les movements féminins: comment et à quoi bon on crée des assosiations féministes à Saint-Pétersbourg] http://zapovednik.space/material/jenskie-dvijenya (le site consulté 22.04.2017)

femmes. Cette ambiguïté ne nous permet pas de parler d'une fausseté univoque du discours du féminisme aux yeux de la société russe[17]. Par contre, il est clair au'être féministe reste considéré comme un comportement déviant, au même titre (mais à un dégré moindre) aue l'homosexualité : l'alcoolisme, par exemple ; est perçu comme un comportement plus acceptable ; si l'on étudie les blagues, les anecdotes du folklore contemporain, on trouvera, que l'alcoolisme et même des drogues douces sont plus compréhensibles et mieux tolérés dans la société. A. Melnichenko, l'auteure du flashmob, déclare ainsi : « Oui, je suis féministe «ouverte». Dans notre société, cela sonne comme un gros mot. Mais je me définis moi-même comme féministe, parce que je bats pour l'égalité des femmes et des hommes depuis de nombreuses années. Comment nommer cela sinon l'attachement aux idées féministes?»[18]

Tout ce qui précède est la cause pour que les féministes se professionnalisent. C'est à dire, elles/ils commencent à participer dans des activités féministes, comme les meetings, les expositions, les sites thématiques, les groupes des activistes sur les réseaux sociaux[19].

Alors que le féminisme reste vu comme déviant, comment expliquer que le flashmob est connu une si grande diffusion dans la société russe ?

A. L'initiative de ce flashmob revient à des activistes-féministes qui cherchent à établir des nouvelles normes de féminité. Elles/ils sont des entrepreneurs de morale.

Qui sont les féministes à l'origine de ce flasmob ? Pour quelles raisons sont-elles amenées à avoir recours à cette forme d'action ? On peut, donc, constater, que féminisme est stigmatisé et peut amener certains problèmes dans la vie privé des gens. Le fait de participation dans un flashmob, présuppose, qu'une personne partage les idées et les valeurs de la publication intitale, dans ce cas — des valeurs féministes. Néanmoins seulement 5 sur 13 personnes qui ont été interrogés pour cette recherche ont accepté qu'elles soutiennent les idées féministes. Néanmoins, ce flashmob est l'action qui a réussi, il a traversé les frontières d'action féministe. Qu'est-ce que sont les facteurs qui l'ont influencé? Pour répondre à cette question je vais citer une partie de la publication de A. Melnichenko, l'auteure du flashmob.

17 L'attitude envers la femme dans l'Union Soviétique a aussi joué son rôle (on développera cette hypothèse dans le chapitre suivant).

18 *Ja ne bojus' ob''jasnit',* [Je n'ai pas peur de l'expliquer] http://hooligan.co.il/nastya-melnichenko-yaneboyusobyasnit/ (site consulté 22/02/2017).

19 Par exemple le groupe Left-fem, qui s'occupe de la théorie de féminisme (Elles organisent des cours académiques sur la théorie du féminisme), des meetings, des protestations. Le groupe a été très actif dans le cadre du flashmob «Je n'ai pas peur de le dire».

« Je veux que nous, les femmes nous parlions aujourd'hui. Que nous parlions de la violence, à laquelle la majorité d'entre nous a survécu. Je veux que nous arrêtions de nous justifier : je suis allée en pantalons de sport, mais j'ai été attaquée quand même. Nous ne devons pas nous justifier. Nous ne sommes pas celles à blâmer, le violeur est celui qui est toujours coupable. Je n'ai pas peur de parler. Et je ne me sens coupable. (...) (...) Il me torde, il me déshabille violemment et m'attache au lit. Non, il ne fait rien de mal. Il ma fait "juste" mal physiquement. Je me sens impuissante, je sens que je ne peux pas agir sur la situation. Il prend des photos de moi nue et me menace de les exposer en ligne. J'ai longtemps peur de parler de ce qu'il a fait avec moi, parce que je crains des photos en ligne. Et je les crains parce que mon corps me gêne (c'est drôle de se rappeler ça maintenant). Est-ce que les hommes se demandent ce que c'est que de grandir dans un environnement qui vous considère comme de la viande ? Vous n'avez rien fait, mais tout le monde s'arroge le droit de vous baiser et de disposer de votre corps. Nous, les femmes, nous devons parler de notre vécu. C'est important de le révéler. S'il vous plaît, parlez. #jeNaipasPeurdeLeDire »[20]

C'est avec ces mots que A. M. a lancé le flashmob. Il faut noter, que la langue utilisée par les féministes est généralement beaucoup plus complexe : les féministes utilisent dans leurs textes un grand nombre de termes spécifiques et une esthétique particulière. Dans une revue féministe un tel témoignage aurait pris une toute autre forme : l'auteur-e aurait parlé de l'objectivation du corps féminin, de victime-blaming, de violence symbolique, de victimisation, aussi bien que de l'inégalité sociale homme/femme, de « mansplaining ». Le mode d'écriture sserait peut-être plus militant. La langue féministe, ces termes inconnus et, des particules autres que dans la langue parlée par la plupart de la société, peut ainsi être déroutante pour certains : les féministes entendent, en ayant recours à cette langue et en se réappropriant des notions du monde « masculinisé » qu'elles construisent de nouveaux espaces pour les femmes. En revanche, dans le texte de lancement du flashmob, le mode d'écriture est plus populaire : la femme qui témoigne se présente comme une femme comme une autre, elle s'adresse à ses sœurs, avec lesquelles elle partage sa douleur personnelle.

Considérons maintenant les motivations des féministes qui ont participé au flashmob. A. Melnichenko parle de sa motivation dans une interview pour une édition israélienne :

20 La page Facebook de A.Melnichenko: https://www.facebook.com/nastya.melnychenko?fref=ts (la publication de 05.07.2016; le site consulté 22.04.2017).

« À l'origine flashmob a été conçu simplement comme une réponse émotionnelle à une des nombreuses discussions de viol sur les réseaux sociaux. La discussion, bien sûr, était dans l'esprit de la culpabilisation de la victime. Je voulais montrer par l'exemple et l'exemple de mes proches, que la victime n'est jamais coupable de viol. Mais je ne m'attendais pas une si forte réaction, pour moi c'est une surprise. Apparemment, les femmes en avaient vraiment assez, elles n'attendaient que la commande – «il est possible et même il faut raconter!». Je suis devenue cette commande, la gâchette. Mais je ne m'attendais pas à une telle agressivité dans les commentaires, dans le style de «culpabilité» non plus. Il me semblait que la plupart des gens ont tendance à l'empathie envers les autres. Mais cette réaction est aussi un bon résultat. Cela signifie que cette manifestation est devenue un test décisif révélant qui est qui dans la société»[21].

Cette approche bienveillante à l'égard de chaque femme, justifiante chaque femme, prétendante que chaque violeur est coupable, ainsi que le partage de sa propre expérience personnelle, a ouvert la possibilité pour des femmes (et des hommes) non-militants de participer au flashmob. Ainsi, le flashmob a été commencé par des féministes, mais les participants qui sont impliqués dans le flashmob n'indiquent pas le désir de changer la norme sociale comme la raison de leur participation.

> Il me semble que c'est (motivation — D.V.) une affaire personnelle. Si la personne a un tel désir, cela signifie que quelque chose ne va pas dans la société. La motivation des participants: la lutte contre l'invisibilité des problèmes, un nouveau traumatisme. Quand tu est administrateur de «public», tu «follow» toujours tous les événements . C'est nécessaire pour le «public» et pour la communauté. Nous avons créé la plate-forme de discussion. Nous avons partagé des publications et des articles sur le flashmob aussi bien que de la littérature. Nous avons participé très activement à l'ensemble de notre groupe «Leftfem». Les partages, les commentaires sur Facebook. J'ai donné une interview. Le féminisme est une boîte à outils, l'appareil méthodologique qui permet de fixer des problèmes présents dans la société. Ce n'est pas une île, sur laquelle quelque chose peut ou ne peut pas se passer. Le féminisme a permis de découvrir le problème social et culturel. Il a agi exclusivement comme un moyen. Et il ne peut pas avoir ces propres intérêts dans le sens où une méthodologie ne peut pas en avoir. C'est une façon pour la société de réfléchir sur ses problèmes.[22]

21 *Ja ne bojus' ob''jasnit',* [Je n'ai pas peur de l'expliquer] http://hooligan.co.il/nastya-melnichenko-yaneboyusobyasnit/ (le site consulté 22.02.2017).

22 Entretien n°9.

Cependant, voici une citation d'une de nos enquêtées, activiste féministe affirmante que ni elle, ni ses collègues ne mettent en question le contenu féministe du flashmob ni sa valeur militante:

> Moi , j'ai pas de quoi vous parler, si vous pensez que ce n'est pas un flashmob féministe. Il est 100% féministe. Les gens qui y ont participé, ils partagent les valeurs féministes. Sinon pourquoi se seraient-ils donc exposés et auraient-ils supporté les commentaires sales? C'est juste difficile pour des sexistes comme vous de croire que la norme sociale évolue, et bientôt vous, avec vos valeurs traditionnelles, resterez dans la minorité.[23]

En fait, seulement 7 enquêtés sur les 14 ont dit qu'ils sympathisent avec les valeurs proposées par le féminisme. Pour identifier le degré d'adhésion au féminisme, nous avons évité les questions directes, comme « est-ce que vous êtes féministe ? », questions assez difficiles à poser correctement, en raison de la stigmatisation de féminisme. C'est pourquoi les questions indirectes ont été priviligiées, comme : est-ce que un homme et une femme doivent obtenir des droits égaux ? Quel est le rôle féminin/masculin dans la famille ? Qui doit gagner plus d'argent ? Pourquoi être une femme est inconfortable/profitable ? Et même : Qu'est-ce que représente pour vous la fête de 8 mars ?[24] Cette démarche a permis de dégager entre deux types d'acteurs : les militants féministes et des acteurs non-engagés.

Le premier type renvoie à ceux qu'Howard Becker désigne comme « des entrepreneurs de morale ». Becker utilise le terme de “croisades morales” pour qualifier des mouvements qui sont destinées à établir une nouvelle norme, à définir une nouvelle déviance et à générer la réforme. Selon Becker, les entrepreneurs de morale sont souvent issus des classes supérieures. Ils influencent à leur tour les classes inférieures.[25] Nous avons déjà noté dans l'introduction, que les « entrepreneurs de morale » du flashmob sont des journalistes, des journalistes féministes et des féministes activistes. Beaucoup d'entre eux sont issus des familles académiques ou artistiques. L'activisme féministe russe est plutôt de gauche, mais les soi-disants « nouveaux de gauches » sont des citadins, sont issus des familles avec le capital symbolique élevé et parfois même, disons, des familles raffinées.

---

23 Entretien №10.

24 La tradition de la fête de 8 mars est assez ambiguë: lancée par une féministe russe, Clara Zetkin, comme un jour des meetings féministes, elle a été transformée aux temps du «socialisme développé» en «jour des femmes», où des hommes les donnent des cadeaux et les invitent au restaurant.

25 BECKER, Howard, *Outsiders,* Editions Métailié, 1985, p. 171.

Cette dernière supposition de Becker c'est le paragraphe dans relations des entrepreneurs de morale et d'autres représentants de la société, qui fait l'objet de la critique de la part de ceux qui s'opposent à la modification d'une certaine norme.

> Le problème c'est que le problème existe, mais les activistes spéculent sur ce problème. Quand j'ai eu quelque chose à dire, parce que je ne me soucie pas des actions imbéciles, je n'avais pas besoin d'être engagées par quelqu'un. Mais cette histoire (de l'école où il y avait des cas de violence contre des étudiantes) n'a pas été déclenchée par une fille qui est allée chez le directeur et qui a eu les problèmes, mais par les forces de Katya Krongauz[26], qui a écrit sur ce sujet dans le media, elle avait besoin de l'imprimer pour sa carrière. Je ne crois pas aux bonnes intentions.[27]

Le concept d' « entrepreneurs de norme », assez proche de celui de H. Becker a été proposé par le juriste, philosophe et psychologue social américain Cass Sunstein, . Il souligne que les normes existantes peuvent être changées rapidement quand un grand nombre des personnes ne sont pas vraiment alliés à ces normes. Dans ce cas, les entrepreneurs de norme - les personnes, qui sont intéressées au changement de norme - agissent. Si les entrepreneurs de norme réussissent, ils produisent les “cascades de norme” qui amènent vers le changement de norme sociale[28] .

Le second type d’acteurs impliqués dans le flashmob correspond à ceux que Sunstein désigne comme étant des « bandwagons ». Sunstein définit la coopération des entrepreneurs de la norme et les bandwagons de la façon suivante : *« What I will call norm entrepreneurs—people interested in changing social norms—can exploit this fact (le fait que des gens ne sont pas vraiment alliés aux normes existantes – D.V.); if successful, they produce what I will call norm. Norms and roles create a division between the judgments and desires that are displayed publicly and the judgments and desires that would be displayed without current norms and roles. People’s private judgments and desires diverge greatly from public appearances. (...) Societies experience norm bandwagons and norm cascades. Norm bandwagons occur when the lowered cost of expressing new norms encourages an ever-increasing number of people to reject previously popular norms, to a “tipping point” where it is adherence to the old norms that produces social disapproval[29]».*

26 Une journaliste russe.
27 Entretien № 8.
28 SUNSTEIN Cass, «Social norms and social rules», *Chicago: The Law School. The University of Chicago*, n°36, août 1995, pp. 1-47.
29 Ce que j'appelle les entrepreneurs de norme, des gens intéressés par un changement de normes sociales

Bien que à l'origine du flashmob se trouvent des acteurs militants (les journalistes, les activistes), la plupart des participants ne sont ni des activistes, ni des personnages publics[30]. En ce sens, le falshmob ne peut pas être réduit à une mobilisation féministe : il manifeste aussi le changement du discours sur la féminité dans la société russe contemporaine. C'est pourquoi il convient maintenant de s'arrêter sur ce profil d'acteurs que sont les « bandwagons ». Nous posons la question : la mobilisation, est-elle la transgression de la norme ou la signe de la transformation de la norme elle-même? Les commentaires des utilisateurs des réseaux sociaux indiquent que la société est clivée par moitié entre la soutenance des acteurs et la culpabilisation et la stigmatisation. L'espace d'Internet lui-même aussi pose des problèmes parce que c'est une espace non-définie (mélangée) par rapport aux frontières public/privé. Nous allons préciser le problème des frontières public/privé sur internet plus tard.

B. Des femmes et hommes non-engagées se sont appropriées ce nouvel espace de discussion.

> Je suis indifférente face au féminisme et féministes et je n'ai jamais pensé au flashmob dans ce sens. (Victoria)

Les bandwagons constitue un groupe assez vaste d'cteurs et seront donc au centre de cette recherche. Ce groupe rassemble les personnes ayant commencé à parler de choses qui, auparavant, étaient tabou. Ils ont commencé à témoigner après que des militants, entrepreneurs de morale, ont ouvert un espace de discussion. Par là on peut dire que le flashmob n'est pas seulement le résultat d'une mobilisation militante, mais aussi le signe d'un changement du discours. La frontière entre la transgression de la norme et la modification de

---

peuvent exploiter cet état de fait (le fait que des gens ne sont pas vraiment alliés aux normes existantes – D. V.); en cas de succès, ils produisent ce que j'appelle la norme. Les normes et les rôles de créer une division entre les arrêts et des désirs qui sont affichés publiquement et les jugements et les désirs qui serait affiché sans courant des normes et des rôles. Les jugements et les désirs privés des gens divergent beaucoup d'apparitions publiques. (...) Les sociétés ont de l'expérience des bandwagons de la norme et des cascades de la norme. Des bandwagons de la norme se produisent lorsque le coût réduit d'exprimer de nouvelles normes encourage un nombre croissant de gens à rejeter des normes qui ont été populaires , à un "point de basculement" où est le respect pour les vieilles normes qui produit la désapprobation sociale. *Ibid pp.6-9.*

30 Nous sommes basés non seulement sur les données de nos entretiens, nous avons également activement impliqué de la méthode d'observation, en utilisant le fait que l'objet de notre étude est le flashmob numérique, avec beaucoup de partages, des commentaires, des discussions sur le thème donné.

la norme elle-même est ici floue.

Il est toutefois important de souligner la différence entre des « bandwagons » et les « passagers clandestins ». Les premiers prennent le risque. De plus, étant donné qu'ils ne comprennent pas l'ordre du jour du sujet sur lequel ils s'expriment, mais agissent plutôt sur le principe de la « boule de neige », souvent ils, contrairement aux entrepreneurs de norme, ne peut pas prédire la réaction de la société. De fois, si l'on dans « la boule » de son propre groupe, on ne même qualifie pas soi-même comme déviant ou stigmatisable[31].

> Tout simplement, une certaine masse critique a été accumulée , la paille, qui a cassé le cou d'un chameau. Il est évident que cette journaliste ukrainienne, comme moi, s'occupait de ce problème pas seulement en tant que victime. Mais comme journaliste : la recherche, l'enquête. Il y a beaucoup de cas, elle a compris que les gens sont prêts à en parler. Je crois que c'est une bonne étape, comme une boule de neige a provoqué une avalanche. Tout était déjà prêt.[32]

Parmi nos enquêetés, il y a une jeune fille, militante féministe, membre du groupe « Leftfem », qui a décidé de ne pas raconter son histoire personnelle, précisément parce qu'elle est « trop » au courrant de la réaction sociale habituelle.

> Tout apparaît à l'extérieur - tout ce cauchemar féodal de notre société. Je me rends compte trop souvent de cela parce que je suis une militante. Je donne des conférences publiques. Les gens les publient sur internet. Les commentaires sont horribles. Tu donnes une conférence sur Kropotkine, et ils vous écrivent des commentaires : « Je me taperais bien cette fille ! ». C'est très destructeur. La société d'internet est une des sociétés les plus toxiques sur la planète. Je préfère communiquer à cette société dans les formes plus théoriques, qui ne sont pas liées avec moi personnellement, parce que sinon je ne pourrais pas survivre tout simplement.Je n'aime pas la publicité et souffre beaucoup qu'elle soit nécessaire pour faire avancer l'affaire.[33]

Cette personne, par la nature de son activité militante, a été confrontée plusieurs fois à des situations de violence verbale et de dénonciation sur internet, ce qui l'incite à maintenir une frontière entre vie publique et vie privée. Comment dès lors comprendre que des femmes non-militantes se saisissent du flashmob pour raconter leurs propres histoires ? Comment perçoivent-elles la frontière privé/public ? Cela signifie que comme entrepreneur, elle présente l'état actuel du discours, qu'elle veut changer. Elle peut évaluer ses forces

31 Becker Outsiders *op.sit.* p. 120.
32 Entretien №3.
33 Entretien №9.

personnelles sur la base de cette connaissance. Est-il possible de dire que les filles qui ont participé au flashmob, en racontant leurs propres histoires, ne comprennent pas, ne se sentent clairement la frontière entre espace privé et public ? Quelles peuvent être les motivations de leur participation? Comment le justifient-elles?

> Je pensais : est-ce que je dois ou ne dois pas le faire. Je ne me souviens plus. Peut-être, c'était le moment où j'ai senti la douleur et j'ai compris à quel point tout est terrible, pas simplement comme quelque chose de séparée. Et tous ensemble, toutes ces ordures. Eh bien, bien... Maintenant, ce n'est plus un problème, déjà pour moi. Je sais que c'est comme ça et comme ça... bon bah d'accord. Il ne me fallait pas de la sympathie. J'avais besoin de tout rassembler, au coup par coup. L'émotion elle-même d'une trauma, pour moi il était difficile d'un parler. Pourquoi j'en ai besoin, j'ai pensé. Je veux le signaler aux gens ? Ou je veux être avec tout le monde, ajouter mes propres paroles, dire que tout n'est pas bien dans notre « royaume » ? Probablement, y compris la dernière, oui. Parce que je ne pense pas que parce que j'ai dit là quelque chose, les choses vont changer. Mais transmettre la parole à certaines personnes. Maintenant nous en parlons, et je me sens émotionnellement sur cette frontière de la peine. Mais il faut en parler. Apparemment, j'ai décidé qu'il faut le rejoindre. Mais je n'y vois pas de l'héroïsme. Je sais bien que c'est l'instinct grégaire. Je vois que j'ai eu des publications dans mon entourage. Rien de nouveau.[34]

> Je ne peux pas dire mes sentiments exactes maintenant, mais il s'agissait d'attirer l'attention sur ma personne, ma douleur. Mais, d'un autre côté, j'ai senti le soutien. [35]

> Bien sûr, nous avec les plus proches amies parlions de ce qui nous est arrivé - comme il s'est arrivé. Comme il est avéré, cela est venu avec presque toutes celles avec qui nous avons discuté cette question, mais je n'attendais pas une telle ampleur entre amis. Et, naturellement, avec la compassion et l'admiration pour le courage des gens [qui avaient témoigné], j'ai pris la conscience que, moi aussi, je pouvais déjà parler à ce sujet. Non seulement parce qu'il s'était passé beaucoup de temps, et aussi parce qu'il y a une sorte de prise de confiance en soi au cours de ces années, la compréhension que ce n'est pas de ma faute (et j'ai longtemps réfléchi à ce sujet dans ce sens aussi). Et comme au cours de ces années, j'ai beaucoup changé, quand j'ai raconté publiquement mon expérience, en partie j'ai raconté comme si ce n'était pas tout à fait sur moi-même. Quand même, il est difficile de dire quelle est la raison de ce besoin de m'exprimer publiquement, mais la décision de parler a été spontanée : c'était une sorte de volonté d'aider ceux de mes amis auxquels cela est aussi arrivé. Il arrive ainsi qu'on admire le courage des autres, et, soudain, il apparaît chez moi, naturellement. Et curieusement, les commentaires négatifs, je m'en fiche.[36]

34 Entretien №5.
35 Entretien №4.
36 Entretien №11.

Donc, généralement, la motivation pour s'exprimer renvoie au désir de dire aux autres (notamment aux hommes), dans quelle réalité la femme russe moderne vit. Le falshmob, en créant un espace collectif, protégé (cela peut bien être une fiction), offrait l'occasion de parler avec sa famille et ses proches de leurs expériences traumatiques. Les enquêtées ont également utilisé le flashmob comme un moyen de comprendre leurs propres sentiments, d'évaluer l'expérience traumatisante, qu'elles avaient vécue, de mesurer le niveau de leur douleur dans le moment du flashmob, finalement de se libérées de cette situation, de la souffrance qu'elle engendre, de briser la frontière du silence, mais aussi de tout un ensemble de sentiments, notamment du sentiment de culpabilité et de déviance. Tous les enquêetés ayant participé au flashmob, ont dit qu'ils ont pris conscience de leurs sentiments au moment où ils ont lu le flashmob pour la première fois. Pour les tous (tes) il a été important de tester soi-même, peut-il/elle ou non mettre un trait, de briser la frontière du silence, de prononcer sa douleur.

On peut comparer cette situation à celle décrite par A. Le Bras-Chopard dans son article, consacré au coming out des homosexuels. Cherchante à comprendre les motivations des homosexuels, elle conclue : *« L'individu conçoit son identité dans la reconnaissance de lui-même par autrui. D'où le besoin pour certains personnes stigmatisables d'effectuer leur coming out »* [37]. On observe la même tendance parmi les enquêtées :

> Mais, honnêtement, cette publication elle pourrait **expliquer aux gens** pourquoi je me suis moins appréciée moi-même, pourquoi j'ai commencé à rendre mes textes après les deadline, après que **cela** m'est arrivé. Parce que j'ai commencé à me valoriser moins, à être moins dure dans le cadre du travail.[38]

Cette volonté de s'expliquer publiquement sur la situation vécue de culpabilisation et d 'étiquetage a été aussi étudiée par G. Simmel. Analysant, les règles selon lesquelles les relations entre des individus se développent, il écrit : *«La société n'existe qu'avec les relations que les individus ne cessent de lier et de délier , parfois dans le conflit, dans d'autres cas dans le secret et toujours dans une sorte de dynamique existentielle indispensable à l'affirmation de soi»*[39]. La construction du « moi » passe par l'expression de son identité devant la société, devant les autres. Dans cette perspective, le phénomène de

37 LE BRAS-CHOPARD Armelle «Du privé au public: coming out et présentation de soi» in LUCAS, Barbara; BALLMER-CAO, Thanh-Huyen, *Les nouvelles frontières du genre: la division public/privé en question,* Paris, L'Harmattan, 2010, p. 32.

38 Entretien №4.

39 PAQUOT, Thierry, *L'espace public,* La découverte, Paris, 2009, pp. 58-59.

« sortie du placard », expression utilisée généralement dans le discours homosexuel, consiste plus largement à rendre publique son expérience culpabilisée ou tabou et désigne toutes les manifestations publiques pénibles et dangereuses de son idéntité. En sociologie, on distingue l'identité personnelle et l'identité sociale. La dernière se forme quand un acteur fait connaître même simplement à ses proches son homosexualité, ses opinions féministes, son expérience culpabilisée, etc. Autrement dit, le « coming out » désigne le changement d'une catégorie à l'autre, du privé au public. L'entrée dans l'espace public a pour objectif d'élargir le périmètre de l'espace public pour faire admettre socialement son identité revendiquée.

Les sentiments d'isolement que les enquêtées ont partagés sont la peur et la honte. En général, ils ont dû faire face à un sentiment de culpabilisation avant de s'exprimer sur le flashmob. Il est aussi remarquable que toutes les enquêtées déclarent avoir parcouru un long chemin avant de participer au flashmob. En ce sens, l'hypothèse originelle que le flashmob permet aux femmes victimes de survivre à une blessure ou qu'ils cherchent en lui la réponse à la question « qui est coupable ? » n'est pas confirmée ni par les entretiens, ni par des observations, en général, ceux qui sont à un stade différent de la conscience de son expérience traumatique se sont exprimés au flashmob. En tout cas, c'est vrai pour ceux qui se sont exprimé publiquement . Il y avait aussi des groupes fermés sur des réseaux sociaux[40].

> J'ai compris que je dois m'accepter comme je suis – je dois accepter cette personne que je suis. Mais pour comprendre ce que je suis je devais parler de ça devant les autres[41].
>
> J'ai très peu parlé de ce qui s'est passé avec moi, que quelque chose s'était passée et que j'étais traitée mentalement. Même à l'université, quand je devais aller à l'hôpital en urgence, ma maman a acheté le document pour prouver que j'étais dans un autre hôpital, que j'avais des problèmes de l'estomac ou quelque chose, et je l'ai apporté à l'université. Et peu de gens savaient que j'étais à l'hôpital psychiatrique.[42]

Le terme de stigmate a été élaboré par E. Goffman. Il a distingué l'identité personnelle et l'identité sociale, elle-même construite sur la base de l'identité personnelle. Un individu construit son identité sociale sur la base de l'identité personnel, qui on doit établir par le

40 Dans un des interviews après le flashmob A. Melnichenko dit que les histoires de « vrai horreur » ont été dans des groupes fermés ou étaient envoyés à elle personnellement: *Po-nastojaŝemu strašnye istorii byli na zakrytyh straničkah* [Les histoires de vrai horreur ont été sur des pages férmées] https://meduza.io/feature/2016/07/08/po-nastoyaschemu-strashnye-istorii-byli-na-zakrytyh-stranichkah (le site consulté 22.04.2017).

41 Entretien №11.

42 Entretien №4.

testament[43].

Un individu construit sa propre image des mêmes matériaux qui les autres utilisent pour construire l'image (personnel et sociale) de cet individu. Cet identité-ego fait voir le comportement de l'individu envers son stigmate[44]. L'intériorisation des normes par un individu stigmatisé produit une certaine ambiguïté dans son estimation de soi, puisque l'individu accepte qu'il partage ces normes mais qu'il ne peut s'y conformer. Cet ambiguïté provoque le sentiment de la pudeur: un individu stigmatisé se voit à travers les yeux des autres, il perçoit sa propre image de dégout, mais son identité ne lui permet pas d'agir de façon plus conforme aux attentes sociales.[45]

Un individu stigmatisé peut s'efforcer de sortir de cette situation d'ambiguïté, de rompre avec cette posture déviante et d'élargir son espace public, de différentes façons (recherche de chemins - des doctrines expliquant sa situation, prise de parole, etc.)

> J'ai eu une situation. Je n'ai pas si j'ai souvent raconté à ce sujet, mais en principe, je n'avais pas peur que les gens découvrent. Mais voici, par exemple, il y avait une situation où quelqu'un a raconté mon histoire à l'université à une jeune fille, et elle s'éloigna de moi physiquement. Peut-être, en dépit de son désir, juste [une réaction] à un niveau viscéral. C'est, peut-être, en effet, que les gens évitent les histoires comme la mienne.[46]

La politique de confidentialité des publications du flashmob a été très variable selon les individus: certains ont ouvert leur publications seulement aux amis ; d'autres ont envoyé le lien aux ces proches. Dans certains cas, les publications étaient « ouvertes à tout le monde sauf à la mère / le père. Le seul homme parmi les enquêtés a écrit trois postes dans le cadre du flashmob, tous les postes ont été ouverts pour tout le monde. Voilà quelques extraits d'entretiens portant sur le choix du niveau de confidentialité :

> Ma publication, je l'ai immédiatement mis en Live Journal et l'ai rendue publique, et j'ai posté le lien sur Facebook. Les paramètres ne changeait pas, mais j'ai voulu prévenir mes enfants de ne pas la lire pour le moment - je leur raconterai cela plus tard, peut-être, en d'autres termes - et j'ai mis cet avertissement devant la publication.[47]

43 GOFFMAN, Erving, *Stigma*, Penguin, London, 1990, p. 129.
44 *Ibid, p. 130.*
45 *Ibid, p. 131.*
46 Entretien №4.
47 Entretien №11.

> Je suis d'accord avec le fait que la plupart des gens les plus traumatisés ne se sont pas libérés. Ceux qui ont parlé, avaient probablement déjà été chez le psychiatre, ou leurs familles les avaient aidés, ou ils s'étaient débrouillés eux-mêmes... Les plus traumatisés n'ont rien dit. En fait, j'ai plus souvent rencontré des publications de ce type: « c'est très douloureux. Je ne peux pas en parler ». Tu sais ce qui est le plus intéressant ? J'avais vraiment cette question : est-ce que moi, je peux déjà le dire? **De quel côté je suis ?** Je peux le dire ou pas encore? Puis, j'ai découvert que je peux le dire à mes amis, à l'exception de ma mère. C'était ma limite. Je ne me souviens pas combien de personnes ont publié avec un accès pour tous. Je ne suis pas sûre. Probablement, il y a une sorte de cercle, avec qui tu peux partager. Il y a des choses que les gens ne savent pas ou ont peur de prononcer. L'occasion de parler, un certain soutien de l'entourage. Plus ces voix se font entendre, plus tu réalises que tu n'es pas seul, que **tu n'es pas le seul fou.**[48]

Ces extraits d'entretiens laissent voir plusieurs types de motivations : la motivation de partager l'expérience douloureuse avec les autres, celle aussi de comprendre ses propres sentiments par rapport à cette expérience et de se faire accepter par les autres : d'indiquer que tu n'est pas seul « comme ça ».

> Mon frère m'a demandé de faire un post invisible pour notre père. Mais je savais que ma mère aurait peut-être des questions sur le post ; mais, comme cela a été écrit dans le cadre du flashmob, j'étais protégée. Mais une demi-heure après elle m'a dit de l'enlever. Donc la publication a été disponible pour tous mes amis pendant une heure et demi, et puis je l'ai enlevée. Parfois, j'ai envoyé la référence à des personnes spécifiques.[49] [50].

> Je ne sens jamais que je suis dans une espace public sur ma page de Facebook. Cette sensation arrive, si je réponds aux messages des autres sur Facebook. Mais sur ma page, je suis "sur mon territoire".[51]

On a dit, que les enquêtées ont éprouvé le sentiment de peur. L'autre grande émotion après le cas de viol est souvent le sentiment de la culpabilisation :

48 Entretien №5.
49 Entretien №4.
50 Des nombreux enquêtées ont reconnu que, malgré le fait que, pour elles, le flashmob était une façon de parler de leurs traumatismes avec leurs proches, elles ont choisi de cacher leurs publications des parents. Les mêmes enquêtées ont parlé de la violation de leurs limites personnelles dans leurs familles. Nous allons en parler dans le chapitre II.
51 Entretien №1.

> Au lieu d'aller chez le psychologue, j'ai bloqué ces souvenirs pendant des années, et je suis m'inculquée, que des médecins font peut-être vraiment comme ça pour des fins médicales, et que c'est moi qui est si naïve de ne pas faire confiance aux meilleures nouvelles méthodes, et que, peut-être, cela m'a semblé.[52]

La prise de parole est comme une tentative pour échapper à la stigmatisation, même à la stigmatisation par soi-même. Toutefois, une grande partie des enquêtées indiquaient pas de l'éxpultion, mais le sentiment de culpabilité, comme le sentiment le plus pertinent après un acte de violence. Le sentiment de la honte et de la culpabilité. Sur la honte comme la peur principale dans la culture occidentale moderne, N. Elias a écrit dans son oeuvre *La civilisation des moeurs*, notamment dans la deuxième partie du livre, *La dynamique de l'Occident*. Il a souligné que, même dans le cas de violence physique et/ou de violence sexuelle, la victime a peur de la condamnation de la société plus que de l' acte de violence lui-même. Par conséquent, face à la crainte d'être stigmatisée, une personne choisit bien souvent le silence comme un modèle de conduite (ça nous renvoie à la question du discours interdit , auquel nous reviendrons dans le troisième chapitre). Par conséquent, une personne évalue elle-même, en intériorisant les normes de la société et en se comportant à l'égard de soi comme un entrepreneur de morale. C'est le moment où elle dévient stigmatisable. Elias constate que avec le contrôle de la loi et l'évolution des comportements la peur immédiate de l'autre disparaît, mais elle est remplacée par des craintes indirectes, intériorisées par des individus. « Toutes les peurs, toutes les angoisses sont inculquées à l'homme par d'autres hommes, directement ou indirectement »[53]. Il constate ainssi que la pudeur suppose la compréhension par l'individuque que sa situation sociale a été dégradée ou a été révélée publiquement.

> Oui, au début j'ai eu ce sentiment. Ma situation [le viol] s'est produite en même temps que j'ai regardé le programme «Un regard orthodoxe sur les maladies mentales». Et autant que j'ai compris du programme, si une personne a une maladie mentale, cela signifie qu'il est esclave des démons ou du diable. Quelques jours après, j'ai eu la vision que j'étais envoûtée par le diable et que je devais l'embrasser pour qu'il soit plus loyal avec moi. Au début j'ai vraiment cru que mon âme est esclave, prise par des démons. Et mon petit ami, avec qui je me suis séparée, m'a dit: « toi, t'as besoin de confession immédiatement ». Tout cela a suscité l'idée en moi que je suis mauvaise. Au début, bien sûr, je me sentais coupable, parce que j'ai appris des choses qui indiquaient que je suis mauvaise. Et je ne connaissais pas la

52 Entretien №11.
53 ELIAS, Norbert, *La dynamique de l'Occident,* Edition Agora, pocket, 2007, Paris, p. 302.

tradition religieuse, je ne savais pas la dogmatique. Ensuite, quelque chose en moi a commencé à changer, j'ai commencé à comprendre que tout n'est pas si simple dans cette histoire, ce n'est pas ce qu'il est blanc et moelleux, et je suis à blâmer. Que le rapport est différent. J'ai commencé à comprendre que je ne suis pas coupable du tout.[54]

J'ai été frappée, il faut un énorme courage pour partager la vérité qui n'est pas très bonne dans l'interaction avec les autres. En effet, cela a toujours été honteux. C'est toujours: c'est la fille à blâmer etc.[55]

C'est une honte. Je peux le ressentir. En partie, je ne veux pas participer dans ce flashmob, parce que j'ai peur de le dire. C'est honteux de le reconnaître. C'est que tu es tombée dans une histoire stupide . Parce que tu es en partie à blâmer. J'ai eu deux histoires. En une, j'ai été coupable, mais dans une autre je ne ai pas été coupable, mais je pense: pourquoi ces histoires avec moi? Probablement, c'est parce que je suis une sorte de... pas comme les autres. Voici, j'ai parlé avec une thérapeute, et elle m'a dit que cela signifie que tu cherches cette sorte d'hommes, que voici.... Comme quelque chose d'illogique. Tu choisis des copines comme ça, tu choisis un travail pas normal, des mauvaises choses. Je pense que cela peut s'appliquer à un grand nombre d'histoires. Tout d'abord, parce que les filles, même s'elles étaient bonnes, soit elles ont été naïves et ne savaient pas comment se comporter dans les situations critique, soit c'est un problème psychiatrique. Nous ne sommes pas tout à fait en bonne santé psychologiquement, nous avons tous une sorte de dépendance. Quelqu'un cherche de la reconnaissance, quelqu'un cherche de l'intimité. Une personne veut de l'intimité avec quelqu'un, et rencontre une mauvaise personne, et tout ce qu'en elle avait besoin c'était la solitude. Ou de la reconnaissance. De mon vrai mauvais de l'histoire, rigide, je l'ai jamais raconté à personne, à l'exception des deux cas.[56]

À la question, comment elles peuvent définir la frontière entre ce qui est honteux de dire et ce qui n'est pas honteux de dire, les enquêtées disent qu'on peut distinguer le niveau de la pudeur par le niveau de transgression de la norme.

Je pense que j'aurais distingué deux niveaux. Tout d'abord, si c'était un acte sexuel définitif, c'est plus honteux. Et deuxièmement, si l'acte sexuel a été frappant, violent, pressant, ou il a été un acte sexuel avec un inconnu, si c'était dans la rue, comme quelque chose de dur, si c'était stupide de la part de la jeune fille: elle était ivre, habillée d'une façon vulgaire. Ici commence le sentiment d'honte, que j'ai été dans une situation anormale, que j'ai fait quelque chose que les gens ne font pas. Et que j'étais assez stupide pour me retrouver dans cette situation.[57]

54 Entretien №7.
55 Entretien №3.
56 Entretien №8.
57 *Ibid.*

L'analyse de cet extrait d'entretien, nous montre combien les accusations : des vêtements «vulgaire» , l'ivresse de la femme sont — intériorisée par la victime, qui se sent coupable en cas de violence. Le regard social amène les femmes à s'accuser elles-mêmes. Les filles se regardent par les yeux de la société. Il est plus facile pour elles d'accuser elles-mêmes. Il est plus facile d'accuser lui-même et par faire cela d'arrêter de penser sur le viol.

> S'ils savaient utiliser le féminisme... Les filles ont besoin de se désengager de la société «sexe-chargée». Nous ne parlons pas de l'homme qu'il est «une salope», et il ne souffre pas de ce qu'il est «une salope». Il y avait un moment où on m'a presque convaincue que j'attire les situations affreuses, mais pas seulement avec les hommes. J'ai l'habitude de simplement m'asseoir et de réfléchir, de voir la situation de l'extérieur. Pourquoi cette 'impression que je suis coupable? Gaslighting, j'y ai aussi survécu plusieurs fois. J'ai eu une situation très violente dans ma famille, d'où je suis enfuie à 18 ans. Et j'y ne suis pas revenue. Kafka m'a toujours aidée. J'ai vu le schéma fou du monde et l'homme, qui ne peut pas comprendre «pourquoi c'est comme ça» J'ai vu que ce problème existe — le système qui est devenu fou.[58]

58 Entretien №9.

Chapitre 2 Le flashmob redéfinit les frontières du discours sur le genre

Tous les enquêtés lorsqu'ils parlent des pratiques feminines ou masculines, parlent de la transgression de la frontière public / privé. La violation des frontières est un sujet important en tant que tel, cependant, il crois en partie des concepts comme la présentation de soi, les rôles de genre, l'intériorisation des normes et le consentement sexuel. Les enquêtées, en essayant de comprendre pourquoi elles ont été victimes de viol, parfois en s'accusant elles-mêmes, indiquent qu'au moins l'une des causes de l'incident est l'incertitude de la frontière de la puissance masculine dans des relations homme /femmes, aussi bien que leur propre incertitude parfois où se trouve leur frontière personnelle. Elles indiquaient ce problème comme le problème issu de leur éducation familiale. Dans ce chapitre, nous souhaiterions parler des normes sociales, qui déterminent la frontière privé/public, des rôles de genre dans la société post-soviétique, de leur transformation au cours des dernières décennies, ainsi que de l'interrelation de ces deux concepts : présenter des problèmes de frontières privé/public dans les pratiques de genre des enquêtées. La frontière public/privé est également important aussi parce que cette frontière souligne l'autre côté du flashmob le flashmob féminin sur le viol (donc, le discours sexuel et de violence) risque d'obtenir la double stigmatisation et peut être définit comme la double sortie du placard, parce que l'espace social réservé pour des femmes initialement est l'espace public. Initialement la supériorité masculine avait le caractère métaphysique : les femmes ont été considérés comme les hommes mais moins parfaits dans des sens physique et mentale. On croyait que c'est le père qui influence l'enfant davantage que la mère, ou plutôt que si l'enfant porte des caractéristiques de son père cela est du forces de son père. Socialement les femmes ont été aussi inférieures aux hommes. Cette explication métaphysique a été remplacée à l'époque des Lumières par l'explication surtout biologique de l'existence ou du manque de pénis. La nature, le genre biologique est devenu une chose définissante le comportement, le statut sociale , une chose qu'on ne peut pas changer. Une chose qui définit le parcours d'une personne en détail.[59] E. Goffman dans son ouvrage *The arrangement between the sexes* compare la distinction de genre et la distinction en classes sociales. "*In all societies, all infants at birth are placed in one or in the other of two sex classes, the placement accomplished by inspection of the infant's naked person, specifically it's genitalia (...) The sorting is confirmed at various stages of the individual's*

59 FERRAND, Michèle, *Feminin/Masculin,* La Découverte, Paris, 2004, p. 5.

growth by still other biological signs (...) In modern society we feel that male-female is one social division that works in full and realistic harmony with our « biological inheritance » and is sth that can never be denied (...)."(c.3/302) .[60]

Margaret Mead[61] dans son *Sex and Temperament in Three Primitive Societies* suggère que le temperament est une chose déterminée par la culture et pas par la biologie. Elle montre également que le comportement peut varier selon la société. L'identité de genre est la source la plus profonde de l'identification de soi.

Selon l'hypothèse de Goffman, les femmes sont inférieures dans la société, néanmoins, elles sont mythologisées par des valeurs traditionnelles comme la maternité, l'innocence ou l'attraction sexuelle. L'autre spécificité c'est que les femmes, elles aussi, croient qu'il s'agit là de l'explication correcte[62].

Cette distinction ferme des femmes dans l'espace privé, hors le cadre du vrai discours parce que dans la société masculine le discours féminin et le discours sexuel sont proches.

E. Goffman constate: "*The traditional means of encouraging females to keep up the side and not bestow sexual favors too easily, which if done generally might debase the coin, was to define* ***sexuality as dirty and bad, something that is contaminating, something only men want****, something, therefore, that destroys good women and creates loose ones"*[63].

Les hommes sont plus forts et plus adaptées aux défis sociaux, grâce à ce qu'ils ont appris dans l'enfance et l'adolescence. En conséquence, ils peuvent prendre soin des femmes dans des nombreuses situations sociales : les aider, les protéger. Les femmes, à leur tour, devraient leur manifester du respect et de la reconnaissance. L'expérience des hommes et l'attitude protectrice envers les femmes est organisée en une hiérarchie fort/faible, expérimenté/inexpérimentée, maître/esclave, comme, par exemple, le rapport adulte/enfant.

60 Dans toutes les sociétés, tous les enfants à la naissance sont placés dans l'une ou dans l'autre des deux sexe classes, le placement est réalisé par l'inspection de la personne nue de l'enfant, précisément, ses organes génitaux (...) Le tri est confirmé aux étapes diverses d'élevation par encore d'autres signes biologiques (...) Dans la société contemporaine, nous pensons que les hommes et les femmes est une division sociale qui fonctionne à plein et réaliste harmonie avec notre « héritage biologique » et est qqch qui ne peut jamais être refusé (…) ; GOFFMAN, Erving, « The arrangement between the sexes », *Theory and Society,* Vol. 4, n°3, automne 1977, pp. 301-331, p. 302.

61 MEAD Margaret, *Sex and Temperament in Three Primitive Societies*, William Morrow and Company, New York, 1935, pp. 279-289.

62 Goffman The arrangement between the sexes, op. cit., p.308

63 Les moyens traditionnels d'encourager les femmes à garder le côté et de ne pas accorder leurs faveurs sexuelles trop facilement, qui, si c'est fait en général pourrait dégrader la pièce, était de définir la sexualité comme sale et mauvaise, quelque chose qui contamine, quelque chose que seulement des hommes veulent, quelque chose, donc, qui détruit des bonnes femmes, et crée des femmes rélâchées. *Ibid (p.309)*

Cela nous renvoie à nouveau à l'ouvrage d'Elias *La dynamique de l'Occident,*[64] où ce dernier parle de la distinction entre hommes et femmes selon leur capacité d'être adulte et indépendant. Il compare des femmes avec des enfants, par rapport auxquels les adultes utilisent des différents moyens de domination. Dans le cas des relations homme /femme le terme « mansplaining » est utilisé dans la littérature féministe.

Donc, on attribue certaines qualités aux hommes : l'action, la défense, la force, la possibilité d'agir dans des conditions difficiles et imprévisibles etc. En revanche on attribue aux femmes : la faiblesse, l'émotion, la gentillesse, *la pudeur.*

> Un homme doit toujours être, pas nécessairement responsable, mais plus fort dans de relations. Et une femme - plus émotionnelle. Un homne ne doit pas pleurer – je déteste ça.[65]
>
> J'attends d'un homme, qu'il soit capable de me protéger. Même dans la vie quotidienne, quand nous allons quelque part par exemple. J'aimerais me sentir en sécurité près de lui. C'est que je l'aime plus que si nous sommes qu'un simple ami, il n'est pas responsable pour moi, c'est comme avec une amie dans ce cas là. Je n'attends pas que ma copine me défende.[66]

Donc, la vulnérabilité est la confirmation de l'identité de genre. Et même du capital symbolique féminin.

A. L'ordre du jour féministe et le discours féminin en URSS

L'exclusion du discours féminin selon Foucault sous-entend que la société ne parle pas des problèmes féminins car ils sont exclus de la sphère publique. [67] En général, le but de la lutte féministe est l'acceptation du discours féminin comme vrai, selon la définition de Foucault. De ce côté, on comprend ainsi pourquoi ce flashmob a été lancé notamment par les féministes.

« Prenant acte du fait que l'espace public lui-même est un lieu privilégié de construction des identités de sexe ou du genre; elle interroge son pouvoir normatif, en revenant sur la manière dont les frontières de la vie privée y sont publiquement remises en jeu. Ainsi, c'est la mise en scène d'une identité «privée» dans le cadre même d'un espace public que chaque auteur-e

64 Elias (2007: 248)
65 Entretien №12
66 Entetien №13
67 Foucault (L'Ordre de discours, 2004)

tente de saisir à partir d'une situation particulière de coming out. C'est pour élargir le périmètre de l'espace public pour faire admettre socialement ce qui est encore objet de réprobation »[68]. Autrement dit, elles passent la frontière de la norme en racontant ses histoires publiquement, parce que, tout d'abord, cela est dû à une question de femmes, donc, cela se rapporte à la sphère privée, et d'autre part, ces histoires sont liées avec la pudeur féminine et la sexualité, En exhibant leurs évidences dans l'espace public, ces femmes les font « masculines », c'est à dire fortes, vraies et normatives.

Les femmes citées ci-dessus, néanmoins, ont des approches différentes par rapport du féminisme.

> Je connais plusieurs activistes LGBT de Saint-Pétersbourg. Je ne dirais pas que je suis prête moi-même à mener le travail d'activiste LGBT. Mais si quelqu'un ayant des problèmes dans ce domaine se trouvait dans mon entourage, j'essaierais de l'aider. Par exemple, j'ai apporté des livres de Pétersbourg. Je l'es ai déjà donnés aux gens . J'ai lu et j'ai donné à lire à d'autres personnes le manifeste des féministes de Russie.[69]

> Il [l'activisme féministe] me semble en faire trop. Moi, je suis contente de tout. En principe, tout va bien chez nous. Bien sûr qu'ils [les hommes et les femmes], ne sont pas égaux, mais cette inégalité est juste. Par exemple, je suis contre la pratique que les femmes soient des juristes. Il ne faut pas nous laisser ici, je ne sais pas pourquoi on nous a acceptées, nous sommes tellement chipies. Nous ne pouvons pas. Laissez-nous en paix, laissez nous étudier la culture, c'est normal, qu'on ne permet pas aux femmes d'être des procureurs. C'est normal.[70]

Les femmes de la génération des années 1960-1970 réagissent très négativement face aux termes « féminisme » ou « féministes ». Cependant, elles estiment différemment, se rapportent de manières diverses, et parfois assez négative à ce contre quoi le féminisme lutte : l'objectivation, la distinction de genre , le rôle d'un hommes dans le couple etc. Cependant, dans leur esprit, le mot « féminisme » ou « féministe » est fortement stigmatisé.

> Je n'aime pas le féminisme. Je n'aime pas ce à quoi les féministes ressemblent. Il me semble qu'elles ne savent pas comment utiliser la force cachée qui existe chez toutes les femmes. En effet, en fait, une femme est très bien capable de manipuler un homme, pourquoi avons-nous besoin de

68 LUCAS, Barbara ; BALLMER-CAO, Thanh-Huyen, La distinction public-privé à l'heure de l'égalité des sexes, in LUCAS, Barbara ; BALLMER-CAO, Thanh-Huyen, *Les nouvelles frontières du genre: la division public/privé en question,* Paris, L'Harmattan, 2010, p.25.

69 Entretien №5 (pas engagée)

70 Entretien №8 (n'a pas participé au flashmob)

> toutes ces grandes déclarations des femmes avec des démarches masculines et les cheveux sales? Même si je suis d'accord avec l' égalité hommes/femmes en général. Quand je me suis demandé si je devais raconter mon histoire ou pas, j'ai décidé que, non, je veux que des hommes entendent quelque chose de nouveau. Les hommes le plus souvent ne sont pas même conscients de toutes les actions que les femmes font pour améliorer leur destin.[71]

Néanmoins, ces femmes ont participé au flashmob qui a eu le but féministe de publicisation des problèmes féminins.

Les mouvements féministes d'aujourd'hui sont étroitement liés notamment aux noms de A. Kollontaï[72], Clara Zetkin[73]. Rosa Luxembourg[74], ainsi qu'avec l'idée de gauche en général : le partage de la vie quotidienne, les communautés de travail, la libération sexuelle. L'idée de la vie en collectivité, sans bien personnel est aussi fréquente. Cela nous renvoie un siècle en arrière, à l'epoque du féminisme révolutionnaire et socialiste, ainsi que vers les « maisons communes »[75].

« Deux propositions sont expérimentées, avec plus ou moins de succès, la « maison commune » et « l'appartement communautaire ». La reconstruction du mode de vie (perestroika byta) mobilise des dirigeants (Nadejda Kroupskaia, Alexandra Kollontaï ou encore Léon Trotski, qui publie en 1923 une brochure intitulée *Les Questions du mode de vie*) et plusieurs architectes qui inventent un habitat révolutionnaire, véritable « condensateur social », préfiguration du mode de vie futur. La « maison commune » comprend des logements pour célibataires, des habitations familiales et des services communs (crèche, blanchisserie, cuisine et salle à manger partagées), elle doit stimuler la socialisation des activités humaines et en révolutionner les finalités. En ce sens, elle modifie le « privé » de nature en le rendant « public ». Ce qui s'annonce 'public' dans ces appartements « privé » sont les toilettes, le couloir et la cuisine. Indiscrétions, familiarités »[76].

Les buts du féminisme russe du début du XXème siècle est contraire à la situation en France des années 1960s : « La contraception (1967) et le droit à l'avortement (1975) brisent

71 Entretien №12
72Une révolutionnaire, femme politique et militante féministe soviétique. Accusait le féminisme de l'époque à être bourgeois parce qu'il ne s'occupait pas d'inégalité des classes. Luttait pour le droit d'avortement, qui a été obtenu en 1920.
73(née Clara Eisner)Une féministe-socialiste allemande, la présidente d'Intérnationale socialiste des femmes
74 Une militante socialiste et marxiste.
75 «Habitats collectifs».
76 Paquot L'espace public, *op. cit.,* p.59.

le tabou de la sexualité, de même que l'homosexualité vainc de nombreux comportements homophobes...Certes , rien n'est gagné, mais dans tous les domaines, l'individu (homme et femme) est valorisé, choyé, privilégié. (...) Cet « être privé » qui décide de son « public » n'atteint pas le bonheur pour autant : l'isolement, la de liaison sociale, les contraintes des normes, le poids des convenances le déstabilisent et il aspire à concilier « privé » et « public »[77]. Par conséquent, il s'avère que le mouvement féministe français a été renvoyé à la libéralisation de la sphère privée avec des accents du respect des frontières de le sphère privée, le message était « Je ne veux pas que L'Etat s'occupe aux mes affaires personnelles ». Tandis que la libéralisation de la sphère privée soviétique a été organisée à l'initiative du pouvoir et a été liée à l'idée de maximiser la destruction des institutions sociales traditionnelles et de la collectivisation de la vie privée. Le but a été de rendre la sphère privé publique au maximum et d'éliminer la frontière entre public/privé[78].

Malgré la libéralisation de la sphère privée au début de l'URSS – remise en question de l'institution de la famille et du mariage, de la libéralisation du genre, les lois dotant des femmes des mêmes droits que des hommes, la réaction stalinienne, qui a suivi, a transformé la sphère d'influence et de responsabilité des femmes dans un mélange de liberté et de responsabilité dans la sphère public plus vaste qu'à l'époque prerévolutionnaire, (les femmes pouvaient étudier, travailler, participer à la vie politique (droit de voter et d'être élue), elles pouvaient planifier la famille : droit de l'avortement, etc) mais également des valeurs et normes tout à fait patriarcales : la femme comme la gardienne de la maison, qui doit entièrement s'occuper des enfants et de la maison.

Donc, le discours « faux » des femmes et de sexe qui avait été retiré autours de 1917 et avait été discuté pendant une décennie, a été « fermé » à nouveau[79]. Cependant, déjà à la fin des années 30s, le psychologue allemand W. Reich a écrit « l'idéologie soviétique était fier de la libération des personnes vis-à-vis de l'érotisme». Les actions contre-révolutionnaires et

77 *Ibid* p. 58.

78 LEBINA, Natalija, *Mužčina i ženŝina: telo, moda, kul'tura. SSSR – ottepel'*[Homme et femme: le corps, la mode, la culture. L'URSS – ottepel'], NLO, Moscou, 2014. pp. 33-34; KHRISTOVA, Tatiana, «L'avortement en Russie: régime de genre et «culture d'avortement» in LUCAS, Barbara ; BALLMER-CAO, Thanh-Huyen, *Les nouvelles frontières du genre: la division public/privé en question,* Paris, L'Harmattan, 2010, pp. 201-202.

79 Ce n'a pas été juste le discours. On a observé le changement de la norme. Selon les données stastiques de 1929, 77% des garçons et 68 % des filles ont commencé une vie sexuelle avant 18 ans. Beaucoup avaient 2-3 partenaires en parallèle : Lébina, *Mužčina i ženŝina: telo, moda, kul'tura. SSSR – ottepel'*[Homme et femme: le corps, la mode, la culture. L'URSS – ottepel'] *op. cit.,* p. 34.

l'émancipation sexuelle étaient considérées comme étroitement liées[80]. Le sujet du contrôle de la vie privé et sexuelle des citoyens par le pouvoir soviétique a été assez bien étudié par des sociologues.[81]

Les frontières floues, c'est à dire l'insertion de certains aspects de la vie privé dans l'espace public ont continué à exister à l'époque du socialisme développé, alors que la liberté sexuelle est resté dans le passé, a été remplacée par une idéologie tout à fait réactionnaire, avec la famille comme le valeur centrale, l'image de femme-mère ou de fille pudique et sage. L'époque a été aussi caractérisée par ce que les divorces ont été fortement découragés. Ce paradigme a couru jusqu'à la chute de l'URSS.[82]

B . Le discours du genre et des limites personnelles issus de la famille : les pratiques corporelles soviétiques et le tournant des années 1990

Les participants du flashmob transgressent la frontière personnel/public et en faisant cela ils retrouvent la frontière de leur propre espace privé, qu'ils n'ont peut-être pas comprise, en raison de l'éducation familiale et de la norme sociale actuelle. Ne seulement ces normes définissent leurs identités elles définissent également rendent public l'existence de cette frontière. Pour estimer l'influence de la norme sociale dominante nous avons demandé aux enquêtées, qui ont parlé beaucoup des problèmes de construction des frontières de soi et de verbalisation de leur propres voeus sur leur formation familiale dans ce domaine là ainsi que sur les pratiques de genre des membres de leurs familles qui avaient influencé leur présentation génrée de soi. Nous avons également utilisé ces données afin de retracer les nouvelles tendances dans la présentation de soi et de la transformation des rôles des genres. Il y aussi des évidences des enquêtées de la génération des années 60s-70s, des mères potentielles de la plupart des activistes du flashmob, sur leur pratiques féminines, la féminité et les relations hommes/femmes.

En s'appuyant sur les informations données plus haut, on peut dire qu'en URSS les frontières publique/privé étaient différentes par rapport de celles de la plupart des pays européens. Le système totalitaire contrôlait toutes les sphères de la vie de la personne y compris la vie

80 *Ibid,* p. 36.
81 KLIMENKOVA, Tatiana, *Ženŝina kak fenomen kul'tury* [La femme comme phénomène de la culture], Preobraženie, Moscou, 1996; ENDERLEIN, Evelyne, *Les femmes en Russie Soviétique 1945-1975: perspectives 1975-1999,* L'Harmattan, Paris, 1999.
82 Les avortements ont été criminalisés dans des années 1936-1955.

quotidienne: l'attitude envers le corps, la pudeur, l'espace privé. Le discours de genre et de sexe était strictement interdit.

> Les culottes sont apparues dans la seconde moitié des années 80s. Avant cela, nous utilisions de la laine, nous ne pouvions pas porter des vêtements légers, nous cachions notre douleur. Les règles — c'était une honte. Ca venait d'un lieu (sur le corps) qui n'existait pas.[83]
>
> En terme d'éducation sexuelle, personne ne m'a rien expliqué du tout. Jamais. Sur ce, la manière dont les hommes et les femmes sont arrangés, j'ai lu ça dans un livre sur la grossesse, qu'on le cachait. Ma mère a appris le fait que j'avais commencé d'avoir mes règles un an après. J'ai cru que j'allais mourir. Bien que ma cousine m'ait expliqué ce que j'avais.[84]
>
> Dans ma première école il n'y avait pas de sièges au toilette. Il y avait une estrade avec des trous. Ensuite il a eu des cabines qui n'avaient pas d'espagnolettes. Dans d'autres écoles il n'y avait pas de portes. Mais je suis allé à l'école « anglaise »[85] Je suis en train de survivre cette pudeur . Je vais dans le couloir, je vois les hommes, je vais dans les toilettes, je suis humaine, je vais dans les toilettes, c'est tout à fait normal. À la vieillesse c'est passé. Cela est dû à l'âge. Quand tu grandis, vieillis — tu deviens plus libérée vis-à-vis de ton sexe. Le sens aigu du sexe opposé passe. Tu te rends compte que nous somme tous des gens, avant tout. Dans la jeunesse, la division entre des hommes et des femmes est très forte. C'est aussi la caractéristique de ma génération, bien sûr.[86]
>
> L'hiver c'était terrible, parce que on n'avait pas le droit d'aller à l'école en pantalon. Nous portions rarement des pantalons en général. Nous avions terriblement froid. Je me souviens, j'avais 15 ans, mon copain m'a invité à un concert. J'ai mis le pull avec lurix, celui de ma mère, et des collants fins. Il faisait moins vingt degrés. Il n'y avait pas de collants chauds. Si, il'y en avait mais ils étaient terribles, il'y avaient des boules sur les genoux, c'était terrible. Nous ne pouvions pas les porter. On portait des culottes chaudes. Mais il fallait que personne ne les voie. C'était à peine si on ne filait pas immédiatement dans un coin isolé pour les retirer. Naturellement, quand tu vas quelque part avec un gars, il est impossible de les porter. Eh bien, il est impossible de dire, je vais aller retirer ma culotte. Je comprends que cela sonne extrêmement bizarre aujourd'hui, mais nous nous ne pouvions pas nous le permettre. Parce que la relation entre les sexes était telle, qu'il me considérait comme une créature céleste. Bref, je ne pouvait pas avoir des culottes du tout. Je ne pouvais pas avoir besoin de toilettes, en principe. Ici

83 Entretien №13
84 Entretien №13
85 Dans le système de formation soviétique et russe il existent des écoles avec la formation profonde des langues différentes, on a des écoles «anglaises», «françaises» etc. Ce sont des écoles plus préstigieuses.
86 Entretien №1

> encore, tout dépend de comment on se voit à travers le sexe opposé. C'était horrible, j'arrivais à la maison, je ne sentais plus mes genoux.[87]

La chute de L'URSS a occasionné des bouleversements importants dans la société russe y compris dans le domaine des pratiques corporelles. L'incertitude caractérise la vie contemporaine. Depuis le début du 21e siècle, on distingue le déclin de nombreuses limites traditionnelles des institutions sociales (telles que la religion organisée, la famille etc). Le concept d'identité est devenu beaucoup plus réflexif. Cela signifie que les lignes directrices – les règles sociales et les structures que nous utilisions auparavant pour signifier qui nous sommes et comment nous devons nous comporter ne sont plus influent. En somme, il y a plus de choix quant au comportement social. Robert Merton et E. Durkheim affirment que cette réflexivité peut être caractérisée par un affaiblissement de la morale. Ils ont utilisé le terme d'anomie pour décrire une situation d'absence de norme sociale[88]. Un individu perd son appartenance au groupe social et à la société, ce qui peut mener à un comportement déviant. Dans la classification de R. Merton c'est la notion de rebelle qui caractérise le mieux la situation de l'époque de transition, où l'enfance et l'adolescence des activistes du flashmob se sont déroulées. La notion de rebelle est utilisé pour définir des situations de réformes et des changements sociaux. Cass Sunstein[89] suggère la notion de cascades de norme à l'époque de transition. Cela va très bien avec la notion de rebelle anomique de R. Merton. [90] Cass Sunstein suggère la Russie des années 1990 comme une exemple de cascade de norme.

Cette enquêtée (de 55 ans) et professeure des écoles. L'école est une des institutions les plus conservatrices. Cependant, voici comment elle se rappelle les conversations des enseignants du début des années 1990:

> Comment les gens à l'école ont réagi à tout cela [libéralisation de la norme sociale dans le domaine des relations entre les sexes]? Et bien les enseignants à l'école disaient une chose et faisaient le contraire. Par exemple, les femmes et les hommes regardaient du porno séparément. Puis, progressivement, les couples ont commencé à en regarder ensemble. Certains les Ivanovs, par exemple, regardent un film adulte après le travail et se détendent. Nous avons

87 Entretien №1

88MERTON Robert Мертон P. *Social'naja teorija i social'naja struktura* [La théorie sociale et la culture sociale], AST, Moscou, 2006, p. 112.

89 Sunstein, Social norm and social roles, *op. cit.,* p. 28.

90 Selon Merton, en cas de réussite de l'établissement des nouvelles réformes, de normes et des nouvelles institutions sociales, les partisans s'arrêtent d'être considérés déviants, parce que leurs actions devient «normales». Si ces changements sociaux ont échoué et n'ont pas accepté par la société, les membres de la société, qui ont rejoint les partisans de ces nouvelles réformes d'abord, reviennent aux anciennes normes sociales ; Merton (2006 : 112).

aussi besoin de nous détendre. C'est devenu à la mode. Et puis tout à coup il est devenu inconvenant de NE pas regarder des films porno. Comment ça? Tu n'as pas vu ce film?! Le sexe, l'orgasme, l'orgasme, le sexe. Tous on a commencé à parler de ce comment ça se passe. Dans les pauses, dans l'espace fumeur. Chez les femmes, il est devenu à la mode de discuter de l'orgasme entre ses collègues. Tous les détails physiologiques ont été discutés.[91]

Une autre enquêtée, qui travaille dans la sphère du cinéma. (de 54 ans) :

Dans les années 90 il y avait une infinité des chaines porno. Mon mari avait un problème. Il s'est plongé dans la pornographie. Et je ne pouvais rien y faire. Je garde une horrible impression de cette époque, qui me donne juste la nausée physiquement: la Lambada. Les fesses nues, sautillantes . Elle résonnait partout. Et c'était une célébration de la corporéité. Agressive. Vulgaire. Méchante. Ensuite le bronzage topless a commencé . Beaucoup de gens sont devenus fou. Encore du temps de l'URSS. La glasnost, l'affaiblissement de la censure. La censure, elle n'est pas seulement politique. [92]

Pourtant l'impétuosité avec laquelle les changements politiques ont eu lieu autant que l'existence du rideau de fer à l'époque soviétique permettent de supposer que le déplacement des frontières publique/privé dans la société russe se déroule relativement lentement[93] . La fin de contrôle totalitaire a amené vers la libéralisation du corps nu, la transformation de la féminité , la transformation de la frontière entre des pratiques corporelles masculines et féminines. À cet égard, nous avons décidé de mettre l'accent sur les méthodes contemporaines de présentation du corps féminin, la politique de soi.

Et elle ne comprenait pas comment les gens ne peuvent pas se défendre avec quelqu'un. Et je lui ai demandé, comment elle a été élevée. Pour moi, bien sûr, c'est un problème complexe, quand une personne ne peut pas se défendre. Il a ses propres raisons dans ma famille.[94]

Moi, élevée par ma grand-mère, j'ai la frontière tout à fait soviétique. Celle des années 30-40s. J'ai eu droit à un scandale à la maison, quand j'ai décidé que j'avais besoin d'une serrure sur la porte dans ma chambre. Papa m'a compris. Maman et grand-mère m'ont fait un scandale. Les mêmes portes ont été mises dans la salle de bains. J'ai montré à ma mère, comment ouvrir la porte au cas où, elle a très vite compris que ma porte s'ouvrait de la même

91 Entretien №1
92 Entretien №13
93 LIPMAN, Maria, GUDKOV, Lev, BAKRADZE, Lasha, *The Stalin Puzzle. Deciphering Post-Soviet Public Opinion,* Carnegie Endowment, 2013.
94 Entretien №4

manière et elle a repris son comportement habituelle d'entrer chez moi sans frapper. Ainsi que cela [la trouvaille de son nouvelle identité] commence par l'espace autour de toi. Est-il possible de grimper à l'intérieur de toi? Non, c'est pas possible.[95]

La question de l'espace privé ne venait pas de ma grand-mère, ni de ma mère. C'est une chose pour laquelle je dus lutter. Il faut le produire, ce sens de l'espace privé. C'est une faille éducative, qui est transmise parmi des générations. Je ne connaissais pas cette frontière.[96]

Je pense que quelque chose se passe dans ce domaine. Les copines de ma fille aînée[97] ont ce sentiment de respect de soi, elles peuvent se défendre. Nous étions tout à fait différentes. Plus pressés et bouchées. Elles sont mieux informées. Il faut que passent une ou deux générations. Cela ne peut pas être résolu par des lois, l'interdiction des produits érotiques. Vous ne pouvez pas retirer l'ensemble des produits érotiques. Cela ne changera rien.[98]

C. La violence sexuelle et la norme sociale du comportement féminin vont de pair car le bon comportement implique l'obéissance et la soumission de la femme.

Women offer their love and care almost as service[99].

Une autre caractéristique de la situation présente concernant la génération de la plupart des participants du flashmob (la génération Y)[100], est le fait que cette génération a été élevée au sein d'une culture capitaliste jeune et hypersexualisée. Les jeunes femmes sont représentées dans la publicité, les médias et dans la culture populaire d'une façon sexualisée[101]. Dans un monde offrant apparemment une infinité de choix, les jeunes femmes et les filles sont simultanément sous pressions et doivent se conformer à une version particulière de la sexualité féminine. Et le marketing les présente comme des objets sexuels pour les hommes[102]. Cette réalité capitaliste était nouvelle pour la Russie post-soviétique.

Probablement, les hommes ont la libido plus augmentée, ils sont polygames? Mais c'est aussi la culture populaire, le «Playboy», ont aussi en effet, probablement joué leur rôle. Voici un homme qui regarde

95 Entretien №5
96 Entretien n°3
97 Une fille de 17 ans.
98 Entretien n°7
99 Goffman, The arrangement between the sexes, *op. cit.,* p. 320.
100 La génération née entre 1980-1999.
101LEVY, Ariel, *Female Chauvinist pigs,* Free press, 2005.
102On peut citer à nouveau l'oeuvre de E.Goffman, *The arrangement between the sexes* où il parle d'intérêt commercial aux femmes de l'âge 19-25 ans. Et souligne que le travail d'un homme c'est d'être attiré, tandis que ce d'une femme est d'attirer, Goffman, the arrangement between the sexes, *op. cit.,* p. 320.

> le monde et pense, voici un tas des poupées et je peux les prendre toutes.[103]

Les années 1986-1996, une période de transition, où l'Etat a cessé de contrôler le «caractère moral» de ses citoyens, et où l'influence de la culture occidentale moderne a été particulièrement forte, ont, supposons, amené quelques changements dans la sphère de l'objectivation du corps féminin: les femmes de la génération la plus ancienne (53 et 55 ans) n'ont jamais fait de sport quand elles sont devenues adultes. Elles ont caractérisé le sport comme une pratique masculine. En revanche, elles ont utilisé d'autres pratiques corporelles pour « garder la ligne » et pour être « attirantes » jusqu'à l'âge de 50 ans, où elles se sont senties « libérée », tandis que les femmes de 26-33 ans qui font du sport mentionnent une seule raison de cette pratique : parce que le travail sur son corps est une partie du travail sur soi.

> Il faut faire un long chemin pour apprendre à s'aimer et à se respecter. T'accepter comme tu es : grosse ou enrobée, belle-laide. Cela, aussi, il faut l'apprendre. Je ne peux pas me vanter d'avoir achevé ce parcours. Dans ma vie il y a des choses au sujet desquelles je ne suis pas heureuse. Mais dans notre société, les hommes ils sont élevés en conséquences : « les garçons ne pleurent pas, l''homme doit être fort ». Tout cela doit commencer dès enfance. L'interaction entre homme et femme, la différence entre homme et femme. Nous avons des fonctions genrées différentes. Jusqu'à ce que tout ce programme ne fonctionne pas, rien n'y ferq : aucun tribunal, flashmobs etc.[104]

> Parfois ce n'est pas de la pression de la part de l'homme. C'est juste quelque chose que tu fais, parce que tu penses que c 'est que tu dois faire. Par exemple, je me souviens de ma surprise, quand j'ai réalisé que juste après que nous avons déménagé pour habiter ensemble j'ai commencé à faire sa lessive et je me suis demandée « pourquoi je fais ça ? » Et après j'ai vu le série de « Sex and the City » où Amanda fait la lessive de son copain. J'ai réalisé que c'était automatique. Et mon copain n'a vu rien de bizarre là-dedans. Et j'étais fière de moi-même. Parce que je me sentais à l'aise, je savais qu'il fallait le faire comme ça. Mais au même temps c'était bizarre.[105]

> Tout vient de l'enfance. Dans notre société, les filles n'apprennent pas à s'aimer et à se respecter. Nous sommes élevées comme ça: tu as besoin de

103Entretien n°4
104Entretien n°3
105 Entretien n°14

se marier et d'être une bonne épouse. Qu'est-ce qu'une bonne épouse: c'est préparer du borchtch, laver les chaussettes, distraire son mari.[106]

Citons quelques extraits liés à l'objectivation du corps et des pratiques corporelles[107]

Il me semblait toujours, qu'une fille moche doit être modeste.[108]

On s'est mise au régime pour garder la ligne. Les femmes se sont très peu investies dans le sport. Faire du sport pour la santé? Non, c'était pas à la mode. Je ne me souviens pas. Je peux dire de moi-même: j'ai eu dans les mains un livre polonais «Tout sur la beauté». Nous faisions des exercices le matin. J'étais juste heureuse de communiquer avec ma tante en parallèle.

- Mais vous aviez la radio, n'est-ce pas?[109]

Eh bien oui, chaque pionnier devait être en forme. C'était rien pour nous. Je me suis été intéressé à comment je bouge, comment il faut tenir le menton, je me souviens: le menton parallèle au sol. Nous avons utilisé des masques, des crèmes, des cuissons. Les cosmétiques, ça a été terrible ! La natation pour la beauté.[110]

C'est probablement le fait d'imposer des normes, par la publicité en particulier. Puis, la biologie, la femme se regarde et dit, je suis jolie. Les hommes commencent à s'émerveiller. Mais elle ne le fait pas toujours pour les hommes. Ici, il me semble, on observe l'inadéquation des objectifs et des désirs. Son propre désir est simplement d'être aimée. C'est l'incapacité d'utiliser ses moyens. Une femme sans homme utilise des cosmétiques afin d'attirer le mâle. (…) Je ne veux pas arrêter d'utiliser des cosmétiques, je ne veux pas cesser de faire des soins. Il est désagréable d'avoir mauvaise mine, nous, les femmes avons plus d'exigences envers nous-mêmes, c'est le point féminin. Et oui, il arrive, «viens ici, c'est ça que tu as voulu. Mais c'est simplement la méconnaissance des besoins d'une femme, les lectures divers du code.[111]

Je travaille à l'université et je sais que, si je n'ai pas l'apparence que la société attend de moi, je serai ignorée. Je fais cela pour que les gens m'entendent. Ensuite, ils peuvent déjà me percevoir sans des pratiques de beauté. J'ai une collègue qui n'exerce pas de pratiques de beauté. Et personne ne l'entende pendant tout le semestre. Je suis déjà à la moitié du semestre, capable d'établir des relations avec le public. Je ne peux pas venir à l'université sans des cosmétiques, malheureusement. D'autre part, je

106Entretien n°7

107Dans ce travail, malheureusement, nous n'avons pas de possibilité d'examiner les pratiques de la construction de soi et de son identité sexuelle par des LGBT, des «queers», «agenders» et les autres. Notre échantillon se compose de 13 femmes hétérosexuelles, 1 hommes hétérosexuel et 1 femme «queer».

108Entretien n°1

109Il y avait un programme des exercices matinales sur la radio, la propagande des modes de vie sein était assez forte en URSS.

110Entretien n°1

111Entretien n°8

regrette que les hommes ne s'occupent pas de pratiques de beauté. C'est très beau.[112]

Les hommes peuvent être habillés comme ils veulent. Cela leur donne plus de liberté. Des filles passent des heures comme pour avoir droit à un « tu es sexy » de la part de la communauté. Et si tu ne fait des milles des choses avec ton visage et ton corps – tu es moche. Et c'est le verdict surtout des copines.[113]

Equilibre. Par ce mot plusieurs enquêtés ont characterisé leur relations idéales avec l'autre genre. «Il faut équilibrer les relations. Néanmoins, leurs idéales ne se sont pas toujours ressemblé.

La norme existante attende de l'homme la poursuite à surmonter la distance sociale. Le rôle de femme est de dire « non » avec pudeur, celui de l'homme est d'insister. Des femmes aussi peuvent être intérieurement heureuses par du comportement sexualisé masculin explicite, en l'évaluant comme elle l'indication de leur «attractivité ».[114]

Je me souviens, des géorgiens à Moscou. Ils se tenaient dans les rues, toujours en casquettes, ils fumaient, ils discutaient. Et ils regardaient passer chaque fille en disant « Wah ! ». Si moi, en passant par des géogiens, je n'avais pas entendu de ce « wah ! » - c'était très mauvais. Cela signifiait que je ne ressemblais à rien cette journée. Ça me mettait de mauvaise humeur.[115]

L'idée que les hommes sont « construits » différemment et que les femmes et les hommes ont été crées pour des buts différents est assez partagée parmi les enquêtées, mais certaines parmi elles en doutent et « discutent » ce point de vue. Même parmi celles qui disent que l'égalité est très importante pour elles et qu'elles ne veulent pas de domination de la part d'un homme, il se trouvent des femmes, qui décrivent leurs expériences quotidiennes, leur pratiques sexuelles, leurs attentes, lesquelles divergent parfois d'avec les idées qu'elles professent.

Il y a une personne dominante et une personne qui suit dans une relation pour que cela fonctionne, et c'est tout à fait normal. Notre société est construite d'une telle façon que la personne principale est l'homme. Il

112Entretien n°9 (féministe)
113Entretien n°14
114 Goffman, The arrangement between the sexes, *op. cit.,* p. 329.
115Entretien n°1

ne faut pas changer ça. De fois on a l'impression de ne pas vouloir être surveillée, mais cela causerait des problèmes, pour moi, par exemple – je ne sais pas comment me comporter sans cette distinction.[116]

Dans la sphère sexuelle, homme et femme sont égaux?
Non, ils ne sont pas égaux dans ce domaine. Probablement, de la biologie.
Cela est dû à la reproduction?
Oui. Socialement, nous pouvons adapter la biologie, mais pourquoi le faire? Il faut correspondre à sa nature. Par exemple, il faut autoriser les hommes à avoir une femme et demi.[117]

On observe la situation d'interiorisation des rôles féminin/masculin dans la sphère sociale aussi bien que dans la sphère sexuelle : l'incertitude comment se comporter sans des règles, définit pour ton genre par la société (de fois on appèle cela « tradition »), aussi bien que le double standard libidinal pour des femmes/hommes.

J'ai lu une blague: c'est l'été, les femmes se sont déshabillées, et nous sommes obligés de détourner les yeux, afin de ne pas être excité en permanence. Je comprends qu'il y ait des réactions tout simplement physiques, en particulier chez les jeunes hommes, c'est normal. Mais juste une question, est-ce que c'est normal d'agir de cette façon [d'attaquer des femmes] avec une telle réaction purement physique? Un homme a participé au flashmob, et il a dit qu'une répression des émotions sexuelles trop longue, provoque une sorte de douleur physique etc. Je comprends que cela soit douloureux et désagréable. Mais ce n'est tout de même pas une raison de forcer quelqu'un. Cela dit, je ne veux pas que les hommes restent mous et sans initiative. J'ai un ami qui a décidé que toute manifestation de l'activité de sa part signifie la suppression de la femme. Je ne suis pas d'accord. Pourquoi? Ce n'est pas nécessaire. Une personne ne doit pas devenir un saucisson. Il faut rester soi-même, mais il faut comprendre les limites.[118]

Une fois, dans l'ascenseur, on m'a demandé en mariage. J'aime ces trucs en général.[119]

Chacun doit décider pour soi-même coucher ou non avec une personne. Le problème c'est que depuis l'enfance on inculque la peur d'offenser ou de refuser un homme.[120]

116Entretien n°11
117Entretien n°8
118Entretien n°5
119*Ibid.*
120Entretien n°14

Toutes les enquêtées sont d'accord qu'il existe un vrai problème de l'éducation familiale et sociale des filles. Selon les enquêtées il faut se traîner d'être assez forte de refuser un homme, si une femme ne veut pas une interaction sexuelle.

> Cet idée de rester discréditée en face de l'homme c'est de notre enfance. Une femme sera une bonne femme si elle est une bonne épouse sage. Mais avant qu'elle se marie, elle rencontre beaucoup d'hommes. Tandis que le programme est déjà intégré en elle— écouter et obéir. À l'ouest, il y aussi plein de viols. Mais les filles allemandes s'estiment et elles savent dire « non ». Je me souviens de moi-même, à 15-16 ans, je ne pouvais pas dire « non ». Il me semblait que c'était mal. Ce programme fonctionne à un niveau subconscient. Et il faut changer les mentalités.[121]

> Peut être, qu'il y a une sorte de statistiques, des filles de familles heureuses, où tout le monde respecte l'individualité de chacun. Et elles, elles tombent rarement dans ces histoires tristes. C'est à l'intérieur de l'esprit. Le violeur lit dans sa victime. Il choisit. Comme des chiens.[122]

> Je pense que la femme a le droit de refuser un homme dans ses prétentions sexuelles, mais elle se dit, c'est mon homme, il me quitte, si je ne le permette pas. Surtout si leur relation est construite non sur l'amour, mais sur l'argent. Ce thème du sexe, qui est vendu. L'élément de manipulation.[123]

Des hommes peuvent être attrapés par la façade masculin qu'ils doivent porter. On observe l'autre côté de la masculinité rendue au public, qui peut résulter en stigmatisation ou le comportement déviant.

> Il me semble que les hommes se sentent libres de commettre publiquement des actes sexuels. En général, vous le savez, nous avons une société ayant des règles de conduite peu élaborées. C'est pareil pour la libération. Et personne ne respecte les limites des autres. Les hommes se sentent en droit de disposer d'une femme.[124]

> Les maniaques sont des gens ordinaires. Ils ont peur. Ils ne sont pas vraiment fous. C'est tout simplement des hommes qui veulent vraiment du sexe et sont eux-même timides. Il ne te feront rien du mal. C'est sacrément n'est pas terrible. Si tu deviens folle quand quelqu'un te touche dans le transports, bien sûr que ce flashmob est pour toi. Vas y participes

121Entretien n°7
122*Ibid.*
123Entretien n°8
124Entretien n°4

en ![125]

Il me semble que beaucoup de gens en se trouvant dans une situation pareille, se conduisent comme ça. Le jeune homme, qui m'a harcelée, ce n'était ni un chauffeur de taxi, ni un migrant saisonnier, Il est médecin. Il pouvait violer sa patiente. Une personne agit en fonction de sa situation sociale et de sa propre norme morale. À propos de normes, il me semble que de très nombreux hommes, ils ont une norme des actions sexuelles assez vague. Ils luttent contre elle, mais elle est très large.[126]

Est-ce qu'il existe une pudeur masculine?
Oui. Il me semble que les viols se produisent aussi du fait de la pudeur masculine. Parce que la sexualité masculine dans la société n'est pas réprimée officiellement. Mais si nous prenons les regards des mamans, des grands-mères ou de l'Eglise, bien sûr, le garçon sera blâmé pour ne pas avoir exprimé suffisamment sa sexualité. Il aura des complexes. Il ne sera pas capable de communiquer avec des filles. Il va choisir la violence. Le problème de la prostitution est aussi liée à cette norme. Cette femme [une prostituée] est mauvaise, même si tu n'y arrives pas, tu te moques de ce qu'elle pense de toi. Les hommes timides vont chez des prostituées pour ne pas être embarrassés. Je suis en général pour l'émancipation sexuelle complète de tous. Cette situation est aussi liée à la misogynie, parce qu'un garçon grandit dans une atmosphère où il apprend à mépriser et à avoir peur des femmes, mais surtout à être hétérosexuel. Quand il se trouve avec une femme, il sait déjà tellement de mal, tellement des choses effrayantes sur elle qu'il ne peut pas se relaxer comme avec une personne égale, il est imprégné de toute cette culture.[127]

Je suis d'accord avec l'idée, qui a été répété plusieurs fois dans les commentaires [sur Facebook], que depuis l'enfance, on nous inculque que c'est honteux de refuser. L'homme ne peut pas refuser le sexe, quand une femme lui grime dessus: c'est honteux. Et une femme ne peut pas refuser, quand un homme grimpe sur elle.[128]

On peut donc supposer que la violence sexuelle peut être causée par des attentes sociales concernant le comportement masculin et féminin.

Malheureusement, le problème n'est pas seulement dans le comportement masculin. Super agressif ou peu actif du point de vue des femmes. Le problème est tient au fait que dans la culture, il y une érotisation de la faiblesse des femmes et de l'agression des hommes. Et

125Entretien n°8
126*Ibid.*
127Entretien n°9
128Entretien n°5

> l'érotisation de la violence en général. Certaines femmes ne sont pas capables d'éprouver de l'attirance pour un homme, s'il ne viole pas leur frontière, s'il ne se comporte pas de manière agressive, s'il ne se met pas à la peloter explicitement. Elles s'inquiètent si cela n'arrive pas. Et en même temps une femme peut partager des idées tout à fait antipatriarchales au niveau intellectuel. Mais au niveau de la libido c'est différent.[129]
>
> J'ai eu une aventure à cet homme, et il savait que je n'avais pas eu de rapports sexuels avant et j'ai voulu attendre et j'ai voulu que ce soit spécial. Voici mon bien-aimé a récemment demandé, et t'as griffé, par exemple? Peut-être que j'aurai dû griffer, de resister physiquement. Mais en même temps, mon bien-aimé savait que j'avais été élevée différemment dans la famille, il m'aurait été difficile de fournir une opposition physique. Mais en même temps, j'ai refusé, je lui ai dit que je ne pouvais pas, j'ai dit cela plusieurs fois, une personne avec un cerveau et qui aime, il aurait compris que "pas aujourd'hui" ça ne veut dire pas "immédiatement".[130]

L'expérience d'une relation sexuelle violente avec son petit-amis de cette enquêtée montre une fois de plus[131] une caractéristique commune de la violence sexuelle: elle est le plus souvent commise par une personne connue plutôt que par quelqu'un d'inconnu. Dans ce cas là on observe aussi la culpabilisation implicite de la part d'autrui et l'attente de la victime de se justifier.

> Qu'est-ce que la violence sexuelle? C'est très simple. Tu considère une personne comme ton égale ou pas. Non, pas si simple... le consentement verbalisé. À propos des femmes, qui ne sont pas capables de apprendre la situation au niveau érotique sans qu'un homme ne transgresse leurs frontières. Je connais une de ces femmes. Elle dit qu'elle déteste les hommes, qui attendent le consentement de sa part. C'est une personne tout à fait conscient du discours féministe dans son cerveau. C'est pourquoi je ne pourrai jamais être avec elle, même si j'ai été amoureux d'elle pendant quelque temps. «Cela tue le romantisme! C'est comme le préservatif!» [132]

L'entretien de A. Melnichenko. «*Il n'y a aucun point de non-retour dans le sexe! Même si l'homme est déjà à l'intérieur de la femme, la femme peut dire «non», et elle en a le droit. Je l'ai moi-même compris une fois en plein pendant l'acte : la personne avec qui je le faisait*

129Entretien n°6
130Entretien n°4
131Nous avons placé la statistique sur ce phénomène dans l'introdiction.
132Entretien n°6

m'est devenu désagréable. Je ne sais pas pourquoi, je me suis juste sentie coincée – je ne veux pas, je ne peux pas, je ne veux pas! Je lui ai demandé d'arrêter. Bien sûr, il s'est vexé, il a été désagréablement surpris, mais tout de même — il a cessé. Si il avait continué, j'aurais jugé que c'était de sexe forcé. Ne nous laissons pas humilier les hommes, en pensant qu'ils ne peuvent pas du tout se contrôler ».

Nous avons donné la définition juridique du terme "violence sexuelle"' dans l'introduction. La violence sexuelle est souvent définie comme tout comportement de nature sexuelle qui met une personne mal à l'aise ou l'effraie. Néanmoins, des enquêtées ont une catégorisation plus développée de leurs expériences sexuelles traumatiques, souvent parce qu'elles connaissent le violeur. Elles utilisent des termes comme « le sexe forcé », « le sexe sans ma volonté »etc. Dans la fin des entretiens nous avons demandé les personnes interrogées de définir ce qui pour eux la violence sexuelle et où se trouve la frontière entre le consentement et le viol.

> *Qu'est-ce que la violence sexuelle?*
> Je suis d'accord avec la video «consent is everything»[133]. Tu ne peux pas forcer des gens même à boire du thé, même si tu l'as déjà réchauffé. Tout de même, le sexe doit se passer par un accord mutuel. Où se trouve cette frontière difficile à fixer? Je crois, que après le flashmob je l'ai retrouvée. Je ne veux pas que mon ami cesse d'être actif en termes romantiques. Mais il se l'est interdit. Mais à quel point cette activité devient de l'agression ou de la contrainte? Je me dis qu'il faut avoir de l'élasticité,qu'il faut une interaction des deux parties, comme dans la danse[134].
>
> Bien sûr, je n'aime pas quand on me drague, ou encore pire, le comportent agressif. Je ne garderais probablement pas le silence, si un inconnu me salue. Mais je peux être éveillée au début. Quelque chose dans une personne peut être comme une invitation pour des relations amicales. Dans ce cas je commence à être ouverte.
> Même si tu comprends qu'il veut t'inviter au cinéma?
> C'est en fonction de mon état du moment et de ce qu'il est lui. Mais après ce qui c'est passé avec moi je défends mon intimité plus fermement.[135]

Dans ces deux extraits on peut observer le changement de l'attitude vers la frontière consentement/viol, une tentative d'intérioriser une nouvelle façon de se présenter dans le discours sexuel. Voilà une exemple d'autre attitude vers le problème de consentement aussi

133 Le vidéo anglais, consacré au problème de consentement sexuel: http://www.consentiseverything.com/ (site consulté 10/05/2017).
134Entretien n°5
135Entretien n°4

bien que vers le problème de viol. On observe le cas de violence symbolique – l'intériorisation des normes existantes, même si cela vaut dire que ces normes t'écrasent.

> C'était une vraie surprise pour moi, de n'avoir pas été traumatisée par cette expérience [de viol]. Du tout. Je suis expérimentée. Si, j'avais peur, bien sûr, mais.... ce n'était pas comme dans des histoires du flashmob. Elles y écrivent: je suis allée chez moi, j'ai tremblé de peur. Mais c'est normal, non? C'est comme un accident de voiture, mais pas fort. Tu comprends que tu n'a rien de grave, mais t'as peur et tu trembles. (…) La verbalisation du consentement sexuel, je vais la laisser aux medias. Je vais les laisser le verbaliser. Si je le verbalisais je deviendrais folle. J'évite ce genre de discussions. Peut-être que je perds quelque chose. Je ne sais pas où se trouve la frontière entre le situations où tu en as besoin et celles où tu n'en pas besoin. La violence sexuelle est la perpétration d'actes de caractère sexuel sur mon corps sans ma volonté. C'est aussi la pression de me faire penser d'une certaine façon. Par exemple, que je dois du sexe. Mais, non, je crois, que je change le mot «violence» par le mot «incohérence». Il y a des maniaques, qui suivent un schéma sexuel et il y a des puritaines qui suivent tout à fait un autre schéma.[136]

136Entretien n°8

Chapitre 3

Le discours «traditionnel», soutenu par la politique de l'Etat, et le discours alternatif, lancé aux années 1990, luttent corps à corps.

Citons encore une fois l'extrait du chapitre précédant:

> Il me semble que beaucoup de gens en se trouvant dans une situation pareille, se conduisaient comme ça. Le jeune homme, qui m'a harcelée, il n'était ni un chauffeur de taxi, ni un migrant saisonnier, Il est médecin. Il pouvait violer sa patiente. Une personne agit en fonction de sa situation sociale et de sa propre norme morale. À propos de normes, il me semble que de très nombreux hommes, ont la norme des actions sexuelles très vaste. Ils luttent contre elle, mais elle est très large.[137]

Les mots de cette enquêtée signifient que le violeur viole en se basant sur ses propres normes morales. Cependant, elle souligne que n'importe qui à sa place aurait fait de même. Par conséquent, il s'avère que la « norme morale », remplaçons ce mot par le mot « l'éthique»[138] de nombreuses personnes, dans certaines circonstances fait des personnes différentes à agir de la même manière. Pierre Bourdieu a utilisé les concepts des champs et de l'habitus. Par la notion des champs il sous-entend des «*[...]espaces structurés de positions dont les propriétés dépendent de leur position dans ces espaces et qui peuvent être analysés indépendamment des caractéristiques de leurs occupants . Le positionnement au sein du champ (...) génère un habitus»*[139]. L'habitus, selon Bourdieu est l'internalisation inconsciente des règles et des structures du monde social. L'habitus du genre nous renvoi vers des normes du genre, qui sont intériorisées dans la pratique corporelles, c'est à dire la façon dont nous pensons et communiquons avec d'autres agents sociaux. Bourdieu distinguait entre l'habitus social et l'habitus d'individu. *« Pierre Bourdieu s'efforce de penser l'intérdépendence de l'individuel et du collectif : c'est l'habitus individuel qui serait premier (...), l'habitus de classe étant un idéal-type construit par le sociologue »*[140]. *« Le principe des différences entre les habitus*

137Entretien n°8

138La notion d'«éthique» selon Foucalt signifie la réflexion et la régulation de soi, aussi bien que des pratiques de soi, la limite de la domination du pouvoir sur des autrui. Afin de vivre la vie éthique, selon Foucault, il faut s'engager au processus des questions réflexives sur soi et sur son propre comportement. FOUCAULT , Michel, *Ethics : Subjectivity and Truth* (Essential Works of Foucault, 1954-1984, Vol.1), London, Allen Lane, 1998.

139 *Dictionnaire de la sociologie*, Larousse, 2012, p.39.

140*Ibid. p. 174*

individuels réside dans la singularité des trajectoires sociales, auxquelles correspondent des séries de détermination chronologiquement ordonnées et irréductibles les unes aux autres ».[141] Dans *Méditations pascaliennes* Bourdieu présente l'habitus comme le lieu où le social et l'individuel se retrouvent. C'est à dire que l'habitus mis en relation le plan social, c'est à dire des shamps et le plan individuel, en produisant la lutte entre le plan social intériorisé et le plan individuel, de fois en donnant une autonomie pour agir hors des règles du champs. [142]

A. La norme sociale et la déviance. Qui est déviant: des violeurs ou des participants du flashmob?

Comme nous avons le montré dans les chapitres précédents, les frontières et la diversité de genre et des discours sexuels rendent difficile la définition de la frontière entre le viol et le sexe à consentement. Il faut ajouter aussi que la norme genrée est assez difficile à changer comme l'a noté Foucault. Le fait qu'il existe une multiplicité de discours, et donc un large champ des actions possibles, rend l'analyse des négociations de consentement des pratiques (hétéro)sexuelles plus complexe et nuancée. Donc, des hommes et des femmes peuvent l'intérioriser, consciemment ou inconsciemment, et ainsi reproduire des discours ou des comportements, établis par des institutions sociales. En même temps, ils peuvent choisir le comportement du discours alternatif si cet dernier existe.

Dans cette partie nous ferons l'analyse des commentaires négatifs typiques (ou inattendus) sur le flashmob. En général, les participants du flashmob ont agrée beaucoup d'empathie et de soutien de la part des utilisateurs des réseaux sociaux. Ces réactions dépendaient de la politique de confidentialité de la publication, du cercle des connaissances des utilisateurs, de leur âge et du sexe. Néanmoins, nous allons nous concentrer sur des commentaires plutôt négatifs pour montrer explicitement les « bords rugueux » entre les agents sociaux, qui sont clivés par cette mobilisation. Pour cela nous mobiliserons de nouvelles sources, nous

141*Ibid., p. 174*
142BOURDIEU, Pierre, *Méditations pascaliennes*, Paris, Le Seuil, 1997, pp. 248-251.

utiliserons non seulement les entretiens qui nous avons réalisés, mais surtout, nous analyserons des informations de sources publiques, telles que les réseaux sociaux, la presse, et la législation. Nous nous servirons aussi de nos observations. Comme nous l'avons mentionné dans l'introduction, nous avons utilisé la méthode de l'observation (parfois participante). Nous l'avons utilisée lors de l'étude des commentaires qui publiaient des gens – hommes et femmes – sous la forme de postes dans le cadre du flashmob. Nous avons également étudié des postes individuels sur Facebook, Livejournal et Vkontakte liés au flashmob : leurs auteurs n'ont pas été victimes de viol, mais ils ont exprimé leur attitude envers le flashmob. Nous avons déjà présenté l'échantillon qui nous avons constitué à partir de Facebook et dont nous rappellerons. Seulement les paramètres de base : en moyenne, le public de Facebook est nettement plus âgée que le public de Vkontakte[143]. Généralement, ce sont des gens appartenant à la classe moyenne et supérieure, principalement, vivant dans des grandes villes. La composition du genre est à peu près égale.

Ce chapitre sera centré sur les notions de norme sociale et de déviance. Dans les deux chapitres précédents, nous avons indirectement abordé le thème de la déviance – par la stigmatisation. D'habitude, ceux qui sont définis comme déviants sont stigmatisés. Dans le cas des violences sexuelles, un violeur est normalement stigmatisé, mais il existe un problème d'interprétation sur les frontières viol /consentement. Une victime est souvent stigmatisée aussi à cause de ce problème d'interprétation. Elle peut être accusée d'avoir trahit le violeur ou de promiscuité etc.

> L'amie de ma mère a dit que il est mieux de ne pas en parler devant des hommes. Et je suis d'accord avec cela. Beaucoup d'hommes, quand ils apprennent des choses pareilles, ils ne ressentent pas d'empathie. Autrement dit, ils peuvent l'utiliser contre moi, par exemple. Et peut-être que l'un de mes partenaires (sexuellement-romantiques), cette histoire que j'ai racontée, il l'a utilisée contre moi.[144]

143 *Obŝenie v socsetjah* [la communication sur les réseaux sociaux]: http://www.levada.ru/tag/sotsialnye-seti/ (site consulté 10/05/2017).

144Entretien n°4

> L'exemple montré a servi de signal, même pour les plus calmes, fragiles, que c'est tout de même pas honteux. C'est un problème, mais le problème qui n'est pas le vôtre, c'est le problème de la société.[145]

> Cela [le flashmob] a été important. Tout d'abord, il a aidé d'autres filles à comprendre ceux qui les entourent. Elles ont estimé que le viol est mal. Et qui pourrait penser que c'est bien? Et tout à coup, elles voient que les gens qui vivent avec elles dans le même appartement, assis dans le même bureau, ils sont des sexistes et d'imbéciles. Le voile de l'optimisme-protecteur est tombé. Et grâce à cela, peut-être, nous verrons un niveau suffisant de réflexion féminine qui permettra de soulever ce problème à un autre niveau. Et les hommes à travers la réflexion féminine, peut-être vont tomber dans une situation où ils seront obligés de revoir leur comportement.[146]

À partir de cette citation, nous voyons que la réaction au flashmob n'était pas homogène. La réaction a varié très fortement en fonction la confidentialité des publications. Si le poste était ouvert uniquement « pour les amis », les amis de l'auteur ont en principe exprimé de la sympathie, mais ils parfois aussi pouvaient exprimer par ailleurs leur réticences :

> J'ai eu le cas intéressant, une jeune fille m'a soutenu sur ma page d'accueil, puis je vois qu'elle a écrit une publication, après avoir fait ses commentaires sur ma page. Elle y a écrit : je comprends pas quand quelqu'un attaque une personne dans l'espace public. Mais le cas de la série «je n'a pas pu me défendre avec un ami» ce n'est pas de violence sexuelle. Donc, elle m'a soutenu, et puis elle a écrit cela. C'était douloureux.[147]

Si le poste était marqué « public », le nombre des commentaires négatifs, condamnant l'auteur du poste ou, injurieux a fortement augmenté. Le degré de commentaires négatifs allant de : « il ne fallait pas... » (faire quelque chose et puis quelque chose : boire de la bière, s'asseoir dans la voiture, flirter) vers des insultes directes et même des menaces. Dans l'étude des commentaires sur le flashmob, nous observons le phénomène de victim-blaming, d'une des manifestations de la culture de viol[148], une des pratiques sociales à approuver le viol. Il y a

145Entretien n°3
146Entretien n°9
147Entretien n°4
148Le terme, qui a apparu dans la littérature féministe dans les années 1970. La culture de viol est caractérisée par plusieurs exemples de réaction sur le viol, comme la culpabilisation de la victime, la trivialisation de l'harcèlement sexuel, des blagues orientées sexuellement, la tolérance de harcèlement, les vêtements ou le

plusieurs raisons qui permettent d'expliquer un tel comportement. L'une des raisons pour lesquelles des personnes accusent une victime tient au souci de se distinguer et de confirmer ainsi leur propre invulnérabilité. Par l'étiquetage ou l'accusation, elles peuvent présenter la victime comme différente et éloignée d'eux-mêmes. Le victime-blaming marginalise la victime. Il devient plus difficile pour la victime de s'exprimer publiquement et de signaler les abus. Le tabou du discours sur des pratiques sexuelles se renforce comme ça.

> J'ai entendu un dialogue dans l'université. A propos d'une étudiante. Les deux gars disaient, qu'elle était une salope. Il me semble que quand ils disaient qu'elle est une salope, ils créaient une sorte d'espoir pour eux-mêmes, qu'il était possible d'avoir des relations sexuelles avec elle. Parce qu'ils ne savent pas flirter ou établir des relations. Et ils se lavent les mains: comme elle est une salope, on peut la violer. Victim-blaming existe pour donner le feu vert de la violence sans qu'on ressente de l'honte plus tard.[149]

L'affirmation que seules des femmes dissolues sont violées ressort dans une autre type des commentaires sur le flashmob.

> Si elle a été voici harcelée COMME CA, et qu'elle le raconte, cela signifie qu'elle a aimé cela, elle l'a peut-être provoqué, et maintenant elle le raconte pour que tout le monde pense qu'elle est si attirante pour des hommes.(commentaire anonymisé du Facebook)

> L'émancipation sexuelle des hommes, le manque de conseil pour eux, le fait qu'on leur permet de faire ce qu'ils veulent, alors que une femme est accusée et de l'autre coté l'absence du système pénitencier effectif te font taire.[150]

La banalisation de l'agression sexuelle (« Ah, les hommes, ils sont tous les mêmes! »)est, une autre signe de cette attitude à l'égard du viol et se manifeste même dans des commentaires de soutien amical :

---

comportement de la victime jugés publiquement, des traites d'un «vrai» homme-chasseur et d'une «vraie» femme attirante popularisée, la conviction que seulement des femmes dissolues et hommes faibles sont violés etc.

149Entretien n°9

150Entretien n°4

> «Ne t'inquiètes pas ! Tu le sais parfaitement : il y a des hommes, auquel il est plus facile de se donner que d'expliquer pourquoi tu ne le veux pas ». (commentaire anonymisé du Facebook)

Un exemple significatif de ce commentaire des agents de la culture du viol agissent est le cas de Diane Chouryguina[151], dont l'histoire et même la fille elle-même sont devenu un même internet. La stratégie de conduite que la fille a choisie ne correspond pas aux règles socialement acceptées de comportement d'une victime de viol. On attend d'une victime de viol qu'elle se cache, qu'elle ne raconte rien à personne, qu'elle se comporte pudiquement. Si une victime respecte ces règles, son histoire sera plus au moins tolérée. Il est aussi important, selon ces règles, que la victime « accepte sa part de faute».

> Je pense que c'est de ma faute. Aussi, je comprends que le problème est toujours entre deux personnes, elle est entre deux personnes, et ne relève pas d'une seule personne.[152]

Le retrait de la responsabilité des hommes est une autre pratique utilisée dans le discours de viol. Nous avons déjà cité plusieurs extraits d'entretiens affirmant qu'il est impossible pour des hommes de se contrôler sexuellement[153].

En même temps un autre aspect de l'image de l'homme a joué son rôle. Dans les commentaires sur les réseaux sociaux, il y avait aussi des conflits uniquement entre des hommes à propos des histoires de l'abus racontées par des femmes. Le nombre de témoignages de viols et de harcèlements a choqué l'audience masculine, surtout pendant les premiers jours après le lancement du flashmob.

151En avril 2017, Diana, une jeune fille de 17 ans, a accusé Sergey Semenov, âgé de 21 ans, de viol. La jeune fille a reconnu qu'elle avait bu de l'alcool, et elle constate que Semenov lui a infligé une violence physique. Le tribunal a estimé Semenov était coupable et l'a condamné à huit ans de colonie régime strict; plus tard, le verdict a été adouci et abaisse à trois ans. Diana Chourygina a subi des actes de persécution sur les réseaux sociaux et elle est devenue l'objet de mèmes internet.

152Entretien n°8

153Ici, nous touchons un autre sujet, assez important pour les études de genre en Russie — le discours d'infantilisation des hommes. Ce discours est étroitement lié à un phénomène *homo soveticus* — un homme-fonction, qui ne prend ni décisions ni de responsabilité. Le terme *homo soveticus* a été suggéré par S. Bulgakov, en 1918, qui l'ai utilisé dans son oeuvre *Sur le festin des dieux*. Le terme par la suite est utilisé par des sociologues russes et post-soviétiques, p. e. ZINOV'EV, Alexandr, *Homo soveticus, Kor-Inf, Moscou,*1991.

> C'était très bien, le fait que le problème ait été soulevé. C'était pas tant la violence sexuelle, [Le problème] s'est avéré beaucoup plus large, celui de la violence familiale. Et j'ai vu des hommes, qui ont été choqués et horrifiés, ils ne comprenaient pas ce qui se passait, n'avaient pas imaginé l'ampleur du problème. Des hommes se sont terriblement disputés. Tout simplement à cause de ce que quelqu'un a osé douter, blâmer une femme, ont défendu des femmes presque inconnue, c'était pour eux une découverte, une révélation.[154]

Le flashmob est devenu une plateforme pour le traitement du problème de viol, peut-être pour la première fois une telle échelle. Le flashmob ne relevait pas de l'espace documentaire, bureaucratique ou juridique, mais de l'espace social et culturel. La norme juridique sous-entend l'emprisonnement pour le viol. Pour autant cela ne signifie pas que le viol est une pratique décriée socialement. Si le viol est condamné au niveau juridique, au niveau social, en revanche, le consensus n'existe pas. Les réactions assez agressives sur le flashmob peuvent s'expliquer par cette dissonance entre juridique et social. Le flashmob a catalysé des réactions sur le problème de viol, en rendant explicite l'absence du consensus social sur cette question. Les histoires du flashmob ont été comme des donnés ouvrant la réflexion plus large dans la société.

La norme juridique affirme que le violeur est à blâmer, en déterminant ainsi sa transgression de la norme. Mais la norme juridique ne correspond pas toujours à la norme sociale. Citons le chapitre du livre d'Howard Becker *Outsiders*. « Les normes peuvent se présenter sous des formes très variées. Elles peuvent être édicter formellement par la loi : dans ce cas les forces de police de l'Etat peuvent être employées pour les faire respecter. Dans d'autres cas elles représentent des accords informels ; établis de fraiche date ou revêtus de l'autorité de l'âge et de la tradition ; des sanctions informelles sont utilisées pour faire respecter ce type de normes »[155]. Becker continue en notant, que l'attitude de la société envers des transgresseurs de norme dépend du niveau auquel il est semblable à nous. Becker souligne

154Entretien n°3
155Becker, Outsiders, *op. cit.,* p. 28.

aussi que la déviance n'est pas la définition d'un outsider, mais la définition d'une norme. Il n'y a pas de déviance en soi. La déviance renvoie à la transgression d'une norme. Becker souligne que la déviance est difficile à définir. C'est « la transgression d'une norme acceptée dans un accord commun »[156] . Mais au même temps ce type de consensus est difficile à concevoir. Les individus n'appartiennent jamais à un seul groupe et les différents groupes auxquels ils appartiennent ont des normes différentes[157].

> Chaque personne avait un double avis: le viol semble mal, personne n'aurait voulu que soit arrivé à sa fille ou sa femme, mais de l'autre côté le viol est bien, parce que «le moujik est le gaillard !»[158]

Cette « double opinion » montre qu'une même personne peut évaluer différemment une même action en fonction de son identité, engagée dans un moment donné.

Becker souligne que des normes sont construites par la société. Donc, un accord commun peut se distinguer de la norme, disons, juridique.

> C'est l'éducation et la vue standard de la société. C'est ce à quoi notre société post-soviétique a toujours été enclin : elle est tombée enceinte à 16 ans — une salope. Peu importe si elle a été violée ou si c'est un roman – elle est une salope. « La chienne ne veut pas, le chien ne saute pas. Tout cela de génération en génération les normes patriarcales, qui finalement rend une femme coupable. [159]

> Pour certains le flashmob a catalysé le processus de la redéfinition de soi.

> Ma conscience de moi-même peut tout à fait être définie par la parole d'humain. Sans détermination du sexe. Biologiquement je suis de nature féminine. Sur le plan de l'orientation sexuelle je suis tout à fait conforme à la définition de «queer». J'aime les gens sans égard à leur sexe. Et après ce que je l'ai compris, j'ai cessé de me tourmenter sur des questions «qui suis-je?», «comment dois-je me comporter?» . Je suis moi-même.[160]

« Les groupes sociaux créent la déviance en instituant des normes dont la transgression

156Becker, Outsiders, *op. cit.,* p. 29.
157*Ibid., p. 30.*
158Entretien n°2
159Entretien n°3
160Entretien n°5

constitue la déviance, en appliquant ces normes à certains individus en les étiquetant comme des déviants. De ce point de vue, la déviance n'est pas une qualité de l'acte commis par une personne, mais plutôt une conséquence de l'application, par les autres , de normes et de sanctions à un « transgresseur »[161]. (p .33). Becker donne l'exemple des voleurs ou des violeurs comme personnes avec qui nous ne pouvons pas se sentir proches.

Cette femme raconte son expérience de discussion après sa publication dans le cadre du flashmob. Elle analyse les conseils et les commentaires de culpabilisation qu'elle a reçus. Elle réfléchit aussi sur les causes de la popularité du flashmob et sur la redéfinition personnelle qu'elle a connue après.

> Des choses que les gens ne savent pas ou ont peur de prononcer. Ils ont peur, parce que, voilà, j'ai eu des commentaires normaux, mais certains d'entre eux furent : est-il normal, que je sois dans la voiture en jeans ? Peut-être il ne faut pas s'asseoir dans la voiture en jeans avec un musulman ? Il y avait des conseils sur la liberté intérieure. Au sens que la femme se sent gênée de refuser le sexe, que cela ne devrait pas être ainsi. [Des conseils]aussi sur la frontière entre les hommes et les femmes. Il faut établir des frontières. Plus ces voix se font entendre, plus tu réalises que tu n'es pas seule, que ton histoire n'a rien d'unique. Maintenant, que je me souviens de ma publication, je déteste en parler. Parler sur des sujets similaires est toujours désagréable. En général, c'est la raison pourquoi flashmob était si massif : en Russie, il y a beaucoup de femmes. Parmi elles, beaucoup sont traumatisées c'est une violation de leurs frontières personnelles, de sexualité ou pas - peu importe. Parmi ce grand nombre de femmes il y en avait beaucoup qui ont pu vaincre la honte et le dire. Peut-être parce que parmi les femmes il y a plus des gens qui vont chez des psychologues.[162]

Comme nous l'avons déjà noté, il existe une double stigmatisation du flashmob : de son discours étiqueté comme interdit, et de ses inspiratrices, présentées comme étant des féministes, et donc stigmatisées assez fortement. En raison de cette double stigmatisation, une question assez paradoxale dans les commentaires : qui est mieux ou pire ? Des violeurs, qui ne sont peut-être pas coupables, à qui l'on trouve beaucoup d'excusés en raison des qualités « masculines », comme l'impossibilité de se contrôler, en accusant les victimes. Ou des

161*Ibid., p. 33.*
162Entretien n°5

féministes, qui se survient des « femmes stupides », qui veulent supprimer le système des normes existant « depuis toujours », qui ne pensent qu'à leur carrières, qui fument, qui sont « childfree », qui sont des « agents de l'Ouest » ? etc. Une de réactions typiques à cet égard est la suivante : « Il faut aller à la police et pas sur Internet avec des histoires pareilles ». Cette remarque atteste la différence entre la norme sociale et la norme juridique. « Pas sur Internet » c'est à dire par dans l'espace public . C'est aussi une indication pour des participants du flashmob : elles (ils) ne trouveront pas de justification aux yeux de la société, alors que la motivation des participants du flashmob qu'il s'agisse des entrepreneurs de morale ou des participants non-engagés, était au contraire, la nécessité, le besoin de trouver une justification selon la norme sociale.

> Mais en général, je ne crois pas qu'il est si important de le partager publiquement. Il est occasionné spontanément et cela a été une bonne thérapie. En général, bien sûr, il faut aller immédiatement à la police ou chez un psychologue, mais il est vrai qu'à cette étape on a besoin d'encore plus de fermeté pour y aller au moment, quand on est au plus mal, et qu'on a besoin de soutien. Vous savez peut-être les psychologues ont des positions différentes à propos de viol. Et à la police... La procédure est humiliante. Les hommes m'ont dit que ce médecin n'aura rien pour ce viol, même il va garder le silence, parce que c'est irréel de prouvez l'abus. Il n'y avait pas de témoins.[163]

La différence entre les normes juridique et sociale est aussi explicite du point de vue des personnes condamnées pour viol. Par exemple, la féministe et juriste Catherine MacKinnon, a constaté que « des hommes qui sont en prison pour le viol pense que c'est la chose la plus stupide qui soit jamais arrivé . . . Ce n'est pas seulement un déni de justice; ils ont été mis en prison pour quelque chose de très peu différent de ce que la plupart des hommes font la plupart du temps et qu'ils appellent le sexe »[164]. MacKinnon se demande comment on pourrait marquer la frontière entre le viol et le consentement dans le cadre du système existant de partage des rôles de genre dans les pratiques sexuelles. Selon elle, il est difficile de mesurer et

163Entretien n°11

164Men who are in prison for rape think it's the dumbest thing that ever happened... It isn't just a miscarriage of justice; they were put in jail for something very little different from what most men do most of the time and call it sex. MACKINNON, Catharine, *Sex and violence: A Perspective,* New York, 1981, p. 88.

de distinguer entre la force légitime du “mâle” et la force du violeur. L'érotisation de la domination sexuelle masculine complique cette démarcation des frontières.[165]

> L'amie qui m'avait conseillé le médecin a dit que elle n'allait pas témoigner contre lui, parce que elle, seule, a eu le grand rapport sexuel avec lui, et elle ne comprend pas pourquoi je ne l'ai pas aimé. Probablement, elle m'a dit que je suis trop coincée ou quelque chose comme ça.[166]

Parmi d'autres manifestations de la culture de viol, il est courant d'accuser une femme qu'elle est trop rigide et au même temps l'apprentissage des filles comment éviter le viol. [167]

> Il y a un tas de choses qu'il ne faut pas faire. Si vous pesez cent cinquante kilogrammes, il ne faut pas porter des requins léopards. Il y a une frontière parce qu'il y a beaucoup d'idiots, et il faut être prudent. Il faut prendre soin de soi. C'est faux, ce sont des idiots. Mais il faut prendre soin de soi. Si tu vas dans une mini-jupe, qui ferme juste les culottes, il est mieux de prendre une jupe longue. Ce n'est pas parce que tu auras fait quelque chose à blâmer, mais parce qu'il faut être prudent. Quoi qu'il en soit une société élevée dans une façon européenne, de toute façon je crois qu'il faut être prudent.[168]

Les femmes intériorisent les rôles soumis qui leur sont attribués dans le discours sexuel ou social. Ce phénomène fait partie de la notion de *violence symbolique*, élaborée par Pierre Bourdieu. Bourdieu constatait qu'il est difficile pour des agents sociaux de changer leur habitus sexuel. C'est à dire de changer non seulement leur attitude envers les pratiques sexuelles, mais aussi de changer leurs préférences, leurs habitudes ou leurs actions intuitives, sub-conscientes. Il a utilisé la notion de violence symbolique pour décrire le type de violence qui peut s'exercer avec la complicité de l'agent social qu'elle prend pour cible[169]. Selon Bourdieu, la domination masculine correspond à ce type de violence qui ne relève pas seulement de la violence physique. C'est l'assortiment des normes de genre, des valeurs et des discours dominants qu'on accepte comme naturels et allant de soi.

165*Ibid., p.88.*
166Entretien n°11
167BROWNMILLER, Alice, *Against Our Will: Men, Women, and Rape*, New York, Simon and Schuster, 1975, p. 40.
168Entretien n°12
169BOURDIEU, Pierre, *An invitation to reflexive sociology,* Chicago, University of Chicago Press, 1992, p. 167.

> Je ne sais pas pourquoi c'est comme ça. Peut-être c'est incorporé par la société, nous vivons dans une telle société. , Il ne faut pas changer ça par force. Socialement, nous pouvons ajuster la biologie, mais pourquoi le faire? Il faut correspondre à sa biologie. Par exemple, il faut autoriser les hommes d'avoir une femme et demi.[170]

Le fait que la violence symbolique apparaisse au niveau sub-conscient amène Bourdieu à postuler que la violence symbolique est une sorte de «amor fati», où des agents sociaux prétendent agir ou accepter volontiers la nature existante des choses, par exemple accepter l'inégalité des genres, tandis que l'égalité leur a été refusée. Les femmes peuvent attester le sexe forcé comme le sexe de l'accord pour se justifier et éviter la violation des normes sociales existantes :

> Je n'ai toujours pas compris comment il se fait que dans les réseaux sociaux ce hashtag tout à coup est devenu populaire . Je crois que les gens s'ennuient, et n'ont rien à discuter. Une coquine voisine de datcha a été trois fois traînée dans une voiture et violée devant les garages – et elle l'a raconté à haute voix, et elle écrivait des déclarations à la police, sans être gênée. Et quoi faire ? Lamenter sur ces souvenirs ? Combien de fois moi, je subissais moi-même de tel harcèlement et j'ai essayé toujours de le faire avec de l'humour !!! Ils disent : si elle ne fait pas harcelée durant la jeunesse cela signifie qu'elle n'est pas belle du tout, et puis quand j'aurai quarante ans, je tomberai sur un maniaque et, je serai vierge ?! - c'est dans les commentaires de l'amicale « de soutien ». (De Live Journal. Ce commentaire est significatif de l'un de types de commentaires de « soutien amical »).

Une partie de la violence sexuelle est le phénomène de la « misogynie féminine » . Voilà la réaction de l'auteure du flashmob sur des commentaires négatifs féminins : «Une soi-disant misogynie interne est, malheureusement, attribué aux femmes. Les femmes tentent de piquer les femmes, pour montrer aux hommes «voici, nous ne sommes pas comme les poules, nous sommes presque comme vous!»

> La réaction à mon post a été principalement sympathisant, mais il y avait des amis, qui disaient, que tout est PR et le désir d'attirer l'attention, et que presque tout le monde a une expérience comme ça ; donc, ce n'est pas la peine de porter de l'attention à mon histoire. Et en effet, la prise de

170Entretien n°8

> conscience du fait que cela est arrivé à presque tout le monde, et du fait que c'est un très grand problème, voilà, c'est exactement ça qui a été la conséquence du flashmob. J'ai participé aux débats sur le poste d'une ma bonne connaissance. En fait, cette discussion m'a incitée à écrire moi-même. Elle avait été beaucoup attaquée, et "une très bonne personne" a été défendue. Alors, si un homme a une bonne réputation et une certaine quantité de bonnes œuvres faites pour quelqu'un d'autre, c'est pour tout cela, on peut pardonner quoi que ce soit. C'était tellement choquant que je ne pouvais pas continuer à garder la silence.[171]

Le comportement supposé masculin fait aussi partie de la violence symbolique. Les hommes doivent s'adapter au sens d'«adaptation primaire» du Goffman[172] à l'image masculin. A. Melnichenko raconte: «Les hommes disaient que dans le flashmob il s'agit seulement des dangers de la violence à l'égard des femmes et des filles, tandis que les garçons et les hommes aussi, souvent, sont opprimées, mais le vivent beaucoup plus nettement. J'ai exhorté les hommes parler aussi, mais, malheureusement, la plupart d'entre eux ne peuvent pas reconnaître, même devant eux-même, qu'ils sont victimes de la violence. Une femme qui parle de la violence est courageuse. Même si elle est culpabilisée, même si les gens lui reprochent tous les péchés mortels, tout le monde sait qu'elle est forte. L'homme qui parle de sa faiblesse est misérable et faible aux yeux des autres. Voilà c'est leur stigmate triste»[173].

B. La violence symbolique et la politique de l'Etat.

Le rôle du gouvernement dans l'intégration ou dans le changement des normes a été souligné par Cass Sunstein. «De nombreuses lois ont une fonction d'expression. Elles évaluent des biens. Elles sont un effort pour constituer et affecter des significations sociales, des normes sociales et des rôles sociaux. Beaucoup de ces lois sont destinées-à-dire que les biens doivent être évalués d'une manière qui décourage à les considérer comme de simples objets pour les utiliser. Certaines de ces lois pourraient être défendues au titre qu'elles

171Entretien n°11

172 GOFFMAN, Erving, *Asiles. Etudes sur la condition sociale des malades mentaux,* Les éditions de Minuit, Paris, 1968.

173 *Ja ne bojus' ob''jasnit',* [Je n'ai pas peur de l'expliquer] http://hooligan.co.il/nastya-melnichenko-yaneboyusobyasnit/ (le site consulté 22.02.2017)

affectent les normes sociales et peuvent les [les normes] déplacer dans une direction appropriée»[174]. Paul-Henry Chombart de Lauwe: "L'espace public et l'espace privé ne sont en fait que deux aspects d'un même phénomène culturel qui est un tout. L'urbanisme de l'avenir devrait avoir le souci de créer une véritable communication, non seulement de personne à personne, de groupe à groupe, mais entre la population et le pouvoir". [175]

> Et la loi... pour l'instant la loi sur la protection des femmes n'est pas adaptée? Il me semble que c'est important. Qu'il doit être sanctionné. Moi aussi, j'ai eu le contact avec la police. J'ai vu que la fille était glissée dans la voiture, elle pleurait. J'ai noté le numéro de la voiture et je me suis mise sur mes gardes. Je n'ai pas allégué qu'elle est une victime de maltraitance. J'ai appelé la police. Ils ont frappé à la vitre de la voiture et j'ai découvert que c'était un taxi. Mais, tu comprends, tout de même, comme il me semblait, j'ai vu ce qu'on dit, que la police est encline à ne pas enquêter sur la violence faite à femme et sur la violence domestique. Mais j'ai vu le désir d'étouffer. On a besoin d'une protection juridique et de l'application de la loi. La publicité sociale. Des programmes à la télé. Ici il peut sembler qu'il existe des opinions différentes, mais en même temps, des psychologues, des spécialistes de la violence donnent leurs opinions. Il me semble qu'il est important de discuter de ce sujet dans une variété de formes, qu'il devienne la coqueluche de la ville, pour que chacun comprenne que nous ne pouvons pas agir comme ça.[176]

La sociologue Anna Colin-Lebedev[177], note que l'appel de A.Melnichenko a été largement entendu en Ukraine à cause des changements politiques qu'a connu le pays et qui appellent des changements sociaux. Elle constate qu'il n'en va pas de même en Russie, soulignant que le flashmob n'a pas été diffusé sur Vkontakte à cause de la loyauté des utilisateurs de ce réseau au pouvoir. Cette analyse nous laisse penser que le flashmob est étroitement liée aux conditions politiques. Néanmoins, nous observons aussi en Russie l'augmentation pareille de l'activité féministe. Nous ne voyons pas des raisons objectives pour

174 Many laws have an expressive function. They “make a statement” about how much, and how, a good or bad should be valued. They are an effort to constitute and to affect social meanings, social norms, and social roles. Many such laws are intended to say that specified goods should be valued in a way that deters thinking of them as mere objects for use. Some such laws might be defended on the ground that they will affect social norms and move them in appropriate directions. (Sunstein, 1995: 43).

175 Paquot, L'espace public, *op. cit.,* p.100.

176 Entretien n°4

177 *Russes et Ukrainiennes témoignent sur Facebook des violences sexuelles subies* http://information.tv5monde.com/terriennes/russes-et-ukrainiennes-temoignent-sur-facebook-des-violences-sexuelles-subies-118871 (site consulité 10/05/2017).

opposer les deux pays dans le discours d'activité féministe. D'un côté l'activisme féministe se développe assez fortement en Russie, de l'autre côté, selon nos observations le flashmob a traversé les frontières de l'action féministe, donc dans son développement il n'était pas liés explicitement avec la politique, au sens des préférences politiques des participants, mais il a plutôt résulté d'un «effet de boule de neige». Il faut aussi noter que les participants du réseau vkontakte[178] sont plus jeunes et pas forcement plus loyaux explicitement par rapport au pouvoir : il est nommé le réseau pour des écoliers. Néanmoins, nous avons observé le phénomène de «meeting des lycéens» le 26 mars en Russie. Il s'agissait des meetings contre la corruption, où participaient un grand nombre des écoliers, attirés sur Vkontakte par les groupes d'activistes de A.Navalny, le principal opposant du Kremlin. C'est toutefois, seulement en Ukraine que des mesures gouvernementales ont été prises pour « déplacer la norme dans une direction appropriée », selon la formule de Cass Sunstein. Le groupe des parlementaires, en indiquant qu'ils avaient été impressionnés par le flashmob, ont suggéré un projet de mise en cohérence de la législation ukrainienne par rapport à la Convention du Conseil de l'Europe sur la prévention et la lutte contre la violence à l'égard des femmes et la violence domestique[179].

Le gouvernement russe, au contraire a adopté plusieurs lois qui semblent approcher la norme juridique actuelle et la norme sociale existante. En janvier 2017 le gouvernement a adopté une loi sur la dépénalisation des violences domestiques[180]. Des députés s'expriment négativement par rapport aux homosexuels[181] et aux féministes[182]. La loi de l'interdiction des

178 Selon la statistique, 40% d'utilisateurs des réseaux sociaux préfèrent «vkontakte»: *Obŝenie v socsetjah* [la communication sur les réseaux sociaux]: http://www.levada.ru/tag/sotsialnye-seti/ (site consulté 10/05/2017).

179 *Ministerstvo social'noï politiki vzjalo učast' u final'nomu zahodi proektu Radi Єvropi, prisvjačenomu borot'bi z nasil'stvom ŝodo žinok.* [Le ministère de la politique sociale est déterminé de réaliser le projet, consacré à la lutte contre la violence aux femmes] https://www.ukrinform.ua/rubric-society/2049182-ukraina-ratifikue-konvenciu-pro-zapobiganna-nasilstvu-sodo-zinok.html (site consulté 10/05/2017).

180 *Russie : la loi sur la dépénalisation des violences domestiques promulguée par Vladimir Poutine* http://www.lemonde.fr/international/article/2017/02/07/russie-la-loi-sur-la-depenalisation-des-violences-domestiques-promulguee-par-vladimir-poutine_5076164_3210.html

181 *Milonov provozglasil pobedu nad gejami Peterburga* [Milonov a proclamé la victoire sur les homosexuels de Saint-Pétersbourg] https://lenta.ru/news/2015/09/02/flawlessvictory/

182 *Elena Mizulina predložila zapretit' polučenie vysšego obrazovanija dlja nerožavših devušek* [Elena Mizoulina a proposé d'interdire aux filles, qui n'ont pas donnés naissance à suivre des cours d'enseignement supérieur] http://roissya24.net/news/russia/elena-mizulina-proposed-to-ban-access-to-higher-education-for-nulliparous-women/

avortements est massivement discutée. [183]

> Eh bien, je ne connais pas beaucoup sur les avortements. D'une part je suis pour sauver des vies humaines mais d'autre part, je suis contre l'intervention de l'Etat dans la vie privée. Je suis contre l'intervention de l'Eglise dans la culture. Je comprends que le gouvernement est en train de créer beaucoup de normes strictes. Je ne sais pas, si c'est toujours dans la bonne direction ou non. La même Mizoulina[184] a récemment dit, que ce n'est pas l'homme mais la femme qui est responsable des conflits familiaux, qu'elle peut être tyrannique. Est-ce que nous avons besoin de ces restrictions dans ce volume presque totale?[185]
>
> L'école №57[186], L'Exposition de Sturges[187], l'interdiction des avortements — oui, c'est tout dans le même panier. Ce sont des droits de l'homme violés. L'état a fusionné complètement avec l'Eglise: à pénétrer partout, contrôler avec qui tu dors, quelles photos tu regardes. Chaque pédophile trouvera ce qu'il veut sur internet. Ce n'est pas le problème d'expo. C'est tout sur le contrôle. Les gens qui ne se présent rien pas (les fonctionnaires), c'est [les lois et la propagande des valeurs traditionelles] est leur façon de s'exprimer artistiquement.[188]

Néanmoins, Sunstein constate que le rôle du pouvoir, de gouvernement essayant d'imposer les nouvelles normes peut obtenir la réaction négative ou ambiguë: il donne l'exemple de la propagande soviétique, qui n'a pas été prise sérieusement par la société.[189]

> Le féminisme c'est toujours la politique. Le féminisme sans politique, sans l'ordre, le programme politique n'existe pas.[190]

Les féministes critiquent, comme ils disent, le féminisme «végétarien», en collaboration

183 *Le droit à l'avortement menacé en Russie* https://www.lecourrierderussie.com/societe/2016/09/avortement-patriarche-kirill-ivg-russie/

184La députée qui défende forcement des valeurs familiales traditionnelles. *Elena Mizulina: «Daže kogda mužčina b'et svoju ženu, vse ravno net takoj obidy, kak esli unizit' mužčinu»* [Elena Mizoulina: Même quand un homme bat sa femme, cela n'est pas comme si on humilie un homme] https://tvrain.ru/teleshow/here_and_now/mizulina-417940/

185Entretien n°14

186 L'école, où il y a eu un scandale, après qu'une jeune fille ait témoigné sur le flashmob « Je n'ai pas peur de le dire » contre son professeur.

187Jock Storges est un photographe americain, qui photographie de la nature nue. Son exposition à Moscou «Sans embarras» a été fermée par l'administration avec une scandale.

188 Entretien n°3

189 Sunstain, Social norm an social roles, *op. cit.,* p. 28

190Entretien n°10

avec le pouvoir existant. En Russie, il y a des structures, fidèles au pouvoir, malgré l'atteinte directe aux droits des personnes, qui représentent ces structures. Ainsi, il existe l'organisation russe des homosexuels[191]. Il existe des activistes et des groupes qui se positionnent comme féministes, mais qui ne s'occupent pas de la politique. En général, le féminisme est étroitement liée à la politique et la critique du pouvoir. Les activistes organisent régulièrement des meetings, des flashmobs, et des piquets.

> J'ai passé autant de temps de ma vie à la lutte contre ces interdictions [des avortements]. Je déteste ceux qui les mettent. Combien de nuits je n'ai pas dormi à cause de cela! Naturellement, je suis contre ces mesures cléricales, idiotes, lâches et répressives et je ne comprends pas pourquoi nous devrions retourner au féodalisme. Je le manifeste par tous les moyens dans nos actions activistes. C'est la «Psychologie des masses et le fascisme». Ils [le pouvoir] veulent mettre l'énergie sexuelle sous le contrôle. De briser les jeunes gens à l'étape de leur formation pour qu'ils marchaient ensemble. Si nous supprimons la sexualité, nous supprimons et le psychisme. Pratiques de dressage et des casernes. Ils élèvent la nouvelle génération en néo-nazis soumis et patriotes.[192]

Il existe la politique explicite et implicite de l'Etat à l'égard du féminisme. À première vue, le pouvoir prend en charge modérément le féminisme, l'administration participe par exemple à l'organisation des festivals féministes. Mais en même temps il existe une forte critique de la part des groupes féministes : selon eux, l'administration censure les thèmes de discussion et bloques les rapports des certaines orateurs[193] . Dans ce cas on observe la crainte éprouvée par le pouvoir par rapport à tous des discours faibles et mal-contrôlés, des piquets et des meetings féministes sont dispersés. Explicitement l'Etat est plutôt indifférent par rapport au discours féministe, ou joue un rôle très « traditionnel » et « patrimonial » . Cela correspond avec l'image virile de Poutine – masculin, fort, patriarcal. Les cas, où l'administration enquête sont les cas liés à la politique ou l'attraction des grands nombres des gens. On peut constater qu'il y aussi la tendance à «apprivoiser» les mouvements féministes ou plutôt à construire de

191Par exemple, la communité GayRussia.ru.
192Entretien n°9
193 *Gendernyj užas,* [Le cauchemar de genre] http://www.svoboda.org/a/28338215.html (site consulté 10/05/2017).

nouvelles structures quasi-féministes sous contrôle de l'Etat.

Les lois dont on parle dans cette sous-partie, c'est tout d'abord la loi de la dépénalisation de la violence doméstique, adoptée en janvier 2017. Elle a provoqué une réaction négative dans la société. La loi considère que la violence dans une famille doit être jugé selon le droit administratif. Nous voyons que le cours sur le renforcement des valeurs traditionnelles, le renforcement de la position de l'Eglise orthodoxe va à l'encontre du discours sur la libéralisation sexuelle.

Alors qu'en Russie, dans le discours officiel, furent de nouveau d'actualité des termes comme «agent de l'étranger», «ennemi du peuple », «travailler pour l'Ouest», etc , le féminisme est de nouveau transformé en quelque chose d'«étranger», «dangereux», «menaçant l'intégrité du peuple et de la nation». Une telle attitude était appliquée par le pouvoir et diffusée par des médias. Voici, par exemple, comment Anastasia Melnichenko, l'auteure du flashmob «Je n'ai pas peur de le dire», est présentée dans un des médias de droite: *Harcèlement convoité*[194]

«Donc, «l'opérateur des changements sociaux» - l'auteur du hashtag «Je n'ai pas peur de le dire», Anastasia Melnichenko, féministe ukrainienne[195], le chef de l'organisation de «Studena», qui est financé par la fondation Soros[196] et réalise l'adaptation sociale «des anciens combattants de l'ATO»[197]; mère de deux enfants, célibataire. (…) Mais il faut juste comprendre que c'est une statiste dans un autre scénario». Cet «autre scénario» renvoie à la théorie de complot, qui peut être mobilisée dans des domaines et de sphères multiples. Ici, c'est la théorie de complot de l'Ouest contre la Russie. Nous avons retrouvé son l'autre variant de cette idée dans un des entretiens avec personnes qui sont opposantes au flashmob:

194 *Voždelennyj harassment* [Harcèlement Convoité] http://www.nakanune.ru/articles/111975/ (site consulté 10/05/2017).

195Le conflit Russie/Ukraine a fortement divisé la société russe en une campe «patriotique» (auto-titre), c'est à dire, ceux qui sont loyaux à la politique de l'administration et des «libéraux».

196Les fondations Sorots sont le status d'«organisation indésirable» en Russie. C'est à dire, qu'aux yeux de l'administration cette fondation opère «contrairement les intérêts de la Russie»: http://reseauinternational.net/les-fondations-soros-sont-indesirables-en-russie/

197L'ATO — L'armée Ukrainienne.

> Ils [les participants du flashmob] sont naïfs. Là, il y a des gens qui ont été victimes d'une grave violence, mais la plupart d'entre eux, ne sont pas des victimes de la violence et ils sont tout simplement naïfs, ils ont cru les organisateurs et ils lancent ce flashmob. Voilà je crois, et c'est là que mon opinion est basée sur l'expérience de mon amie, qui a travaillé avec la propagande, nous avons travaillé ensemble en RIA[198]. Nous ont préconisé. Et elle dit, que la technologie du flashmob, comme la stratégie de 31, comme d'autres actions politiques sont nécessaires afin d'habituer les gens à se réunir, pour les habituer à exprimer leur opinion comme le manoir, allez-y! C'est une provocation. Afin d'organiser les gens dans un parti politique. La politique fonctionne comme ça. On trouve des gens mécontents et on les utilise à des fins politiques.[199]

Donc, on peut dire que l'Etat se sert en quelque sorte des discours préexistants. En ce sens, la violence symbolique, intériorisée, laisse l'administration établir le discours «traditionnel» et même « de droite », et en même temps permet d'éviter les discours politiquement inappropriés, comme le discours du genre et le discours féministe, qui sont des discours politique opposés à celui de l'Etat.

198L'agence d'information de la Russie.
199Entretien n°8

Conclusion

Lors de nos recherches nous avons essayé d'étudier le discours russe actuel sur le genre à travers l'exemple du flashmob «Je n'ai pas peur de le dire», consacré aux témoignages des victimes de violence sexuelle.

L'objectif était de comprendre le mécanisme du succès de ce flashmob dans des conditions peu favorables pour ce genre de mobilisation du fait de la forte stigmatisation des victimes et du discours féministe de la part de société russe, soutenu en plus par une politique de soutien de l'Etat des valeurs traditionnelles. Comment expliquer ce grand nombre des participants ? Nous avons démontré que la nature numérique du flashmob a joué un grand rôle: les personnes interrogées ont raconté qu'elles avaient publié leurs histoires selon le dégré de leur traumatisme et de son dépassement, souvent en cherchant du soutien et de la justification de la part de leurs « amis » sur Facebook. Plusieurs enquêtées ont souligné qu'elles distinguaient entre le «commentaire» et la publication sur leur page Facebook, en indiquant que leurs propres pages étaient avant tout pour elles synonymes d'espace privé. Donc, on peut faire l'hypothèse que le statut ambigu et ouvert de l'espace d'Internet a attiré plus de personnes que si cela avait été une mobilisation hors Internet.

Le flashmob a été lancé par une journaliste ukrainienne et elle a eu beaucoup de succès en Ukraine et même des conséquences politiques (nous avons noté qu'un groupe des parlementaires, après le flashmob, avait suggéré un projet de mise en cohérence de la législation ukrainienne par rapport à la Convention du Conseil de l'Europe sur la prévention et la lutte contre la violence à l'égard des femmes et la violence domestique). Ainsi, on peut constater que le cours de la libéralisation et de la « européanisation » de la politique a ouvert des pistes pour la réflexion et réévaluation de la norme existante en Ukraine. Nous avons noté aussi, que la popularité du flashmob en Russie ne peut pas être expliquer de manière identique, puisque l'on n'observe pas de changements similaires dans la vie politique de la Russie. Cette hypothèse peut, donc, expliquer ce phénomène en Ukraine, mais permet pas décrire la situation russe.

Une autre hypothèse que l'on a faite est qu'il existe peut-être un discours alternatif sur le genre dans la société russe, depuis la Perestroika, qui est aussi intériorisé par les participants du flashmob et sur lequel ils s'appuient et qui leur permet à dépasser leur honte, de s'exprimer

publiquement et de redéfinir leur rapport à soi.

D'un côté, le discours du genre était exclus au temps de l'URSS : on se souvient des mots de Khrouchtchev « Il n'y a pas de sexe en URSS ». Ces mots doivent être compris un sens plus large : le discours sexuel était officiellement réprimé. La norme, selon Foucault est stable et se change lentement. On voit les traces de la norme soviétique dans le comportement et l'habitus des personnes interrogées : la difficulté de définir ses propres désirs dans l'interaction avec l'autre sexe, le regard normatif sur la féminité intériorisée etc. On pourrait dire que, malgré tout, les années 1990 ont amené, peut-être un discours alternatif. Il y a des exemples: on se marie beaucoup plus tard, on est plus tolérée quand on est une femme seule sans mari, les hommes s'occupent beaucoup plus des enfants, qu'avant etc. Tous cela est largement vrai pour les classes avec le capital culturel assez élevé. Mais d'autre part, on a montré que depuis les années 1990 il existe des tentatives, conscientes et inconscientes d'élaborer un autre discours, pas seulement sur le genre, mais aussi sur d'autres espaces sociaux. On peut supposer que des personnes, qui ont intériorisé (peut-être, graduellement, en tant que adultes, peut-être dans la famille) le discours alternatif, faible, mais existant, se sont appuyés sur lui en s'exprimant publiquement.

Le processus de libération, lancé pendant la Perestroika, se développe parallèlement ou, plutôt en sens inverse de la politique de l'Etat et le discours qu'on appelera « officiel ». On graduellement commence à parler sur les discours interdits.

Après avoir étudié cette étude de cas, nous pouvons constater, que en suivant leur propres buts, comme le besoin de soutien et la libéralisation du sentiment de honte, les personnes interrogées ont aussi déclaré, qu'elles avaient participé à cette mobilisation pour aider leurs amis, pour alérter les autres, pour « mettre les hommes au courant de la situation ». Parfois ce soient des motivations « a posteriori » : une personne raconte, qu'elle a décidé de partager sa souffrance parce qu'il était lui était très difficile de garder le silence en voyant se succéder les témoignages. Et après avoir fait ça, elle a trouvé une explication pour ce qui était une action émotive.

On peut donc dire que cette mobilisation a été lancé par des féministes, mais a trouvé une compréhension dans des cercles beaucoup plus larges que des cercles féministes à cause des plusieurs facteurs . L'espace Internet a joué un rôle protecteur. L'effet « page d'accueil », c'est à dire la vue répétée des témoignages de la part d' « amis », a renforcé le sentiment de la profondeur de la mobilisation. Le discours d'individu, « la marge de liberté » - les réactions

émotionnelles ont également joué leur rôle. Mais surtout l'existence d'un autre discours sur le genre, renforcé suite aux années 1990 et à l'origine d'un retour du discours féministe, qui a remis au jour dans l'espace social les questions réflexives entre féminité et masculinité.

LA BIBLIOGRAPHIE

BECKER, Howard, *Outsiders,* Editions Métailié, 1985, p. 171

BOURDIEU, Pierre, *An invitation to reflexive sociology,* Chicago, University of Chicago Press, 1992, p. 167.

BOURDIEU, Pierre, *La distinction*, Les éditions de minuit, Paris, 1979

BOURDIEU, Pierre, *La domination masculine,* Le Seuil, Paris, 1998

BOURDIEU, Pierre, *Méditations pascaliennes*, Paris, Le Seuil, 1997.

BOURDIEU, Pierre, *Le sens pratique*, Les éditions de minuit, Paris, 1980

BRETON LE, David, *La sociologie du corps*, PUF, Paris, 2016

BROWNMILLER, Alice, *Against Our Will: Men, Women, and Rape,* New York, Simon and Schuster, 1975, p. 40.

DAGIRAL, Eric ; MARTIN , Olivier, « Sur Facebook, les jeunes sont-ils dans un monde à part ? » in DAGIRAL, Eric ; MARTIN, Olivier, *L'ordinaire d'internet*, Armand Colin, 2016, pp.120-139

ELIAS, Norbert, *La civilisation des moeurs*, Agora, Lausanne, 2002

ELIAS, Norbert, *La dynamique de l'Occident,* Edition Agora, pocket, Paris, 2007

ENDERLEIN, Evelyne, *Les femmes en Russie Soviétique 1945-1975: perspectives 1975-1999,* L'Harmattan, Paris, 1999.

FERRAND, Michèle, *Feminin/Masculin,* La Découverte, Paris, 2004.

FOUCAULT , Michel, *Ethics : Subjectivity and Truth* (Essential Works of Foucault, 1954-1984, Vol.1), London, Allen Lane, 1998.

FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours. Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970,* Gallimard, Paris, 2004

FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir: naissance de la prison*, Gallimard, Paris, 1998

GIDDENS, Antony, *Modernity and Self-Identity*, Polity-Press, Cambridge, 1991

GIDDENS, Antony, *The Transformation of Intimacy, Sexuality, Love and Eroticism in Modern Societies*, Stanford University Press, Stanford CA, 1992

GOFFMAN, Erving, *Asiles. Etudes sur la condition sociale des malades mentaux,* Les éditions de Minuit, Paris, 1968.

GOFFMAN, Erving, «The arrangement between the sexes», *Theory and society,* volume: 4 n° 3, Autumn 1977, pp. 301-331

GOFFMAN, Erving, *Stigma*, Penguin, London, 1990.

GRENIER-TORRES, Chrystelle. *L'identite genree au cœur des transformations : du corps sexue au corps genre,* Paris : L'Harmattan, 2010.

JOHNSON, Janet Elise, *Gender Violence in Russia. The Politics of Feminist Intervention,* Indiana University Press, 2009.

KHRISTOVA, Tatiana, «L'avortement en Russie: régime de genre et «culture d'avortement» in LUCAS, Barbara ; BALLMER-CAO, Thanh-Huyen, *Les nouvelles frontières du genre: la division public/privé en question,* Paris, L'Harmattan, 2010, pp. 201-202.

KLIMENKOVA, Tatiana, *Ženŝina kak fenomen kul'tury* [La femme comme phénomène de la culture], Preobraženie, Moscou, 1996;

KON, Igor', *Družba: ètiko-psihologičeskij očerk* [L'amitié: essai étique et psychologique], Politisdat, Moscou, 1980

LEBINA, Natalija, *Mužčina i ženŝina: telo, moda, kul'tura. SSSR – ottepel'*[Homme et femme: le corps, la mode, la culture. L'URSS – ottepel'], NLO, Moscou, 2014.

LE BRAS-CHOPARD Armelle «Du privé au public: coming out et présentation de soi» in LUCAS, Barbara; BALLMER-CAO, Thanh-Huyen, *Les nouvelles frontières du genre: la division public/privé en question,* Paris, L'Harmattan, 2010, p. 32

LEVY, Ariel, *Female Chauvinist pigs,* Free press, 2005.
LIPMAN, Maria, GUDKOV, Lev, BAKRADZE, Lasha, *The Stalin Puzzle. Deciphering Post-Soviet Public Opinion,* Carnegie Endowment, 2013.
LUCAS, Barbara ; BALLMER-CAO, Thanh-Huyen, La distinction public-privé à l'heure de l'égalité des sexes, in LUCAS, Barbara ; BALLMER-CAO, Thanh-Huyen, *Les nouvelles frontières du genre: la division public/privé en question,* Paris, L'Harmattan, 2010, p.25.
MACKINNON, Catharine, *Sex and violence: A Perspective,* New York, 1981.
MAUSS, Marcel, «Les techniques du corps», in MAUSS Marcel, *Sociologie et Anthropologie*, PUF, 1950
MEAD Margaret, *Sex and Temperament in Three Primitive Societies*, William Morrow and Company, New York, 1935, pp. 279-289.
MERLEAU-PONTY, Maurice, *La phénoménologie de la perception,*Gallimard, Paris, 1976
MERTON Robert Мертон P. *Social'naja teorija i social'naja struktura* [La théorie sociale et la culture sociale], AST, Moscou, 2006.
PAQUOT, Thierry, *L'espace public,* La découverte, Paris, 2009, pp. 58-59
SUNSTEIN Cass, «Social norms and social rules», *Chicago: The Law School. The University of Chicago*, n°36, août 1995, pp. 1-47.
ZDRAVOMYSLOVA, Elena, PASYNKOVA, Veronika, TEMKINA, Anna, *Praktiki i identičnosti : gendernoe ustrojstvo,* [Les pratiques et les identités : la structure du genre], L'édition de L'Université européenne à Saint-Pétersbourg, Saint-Pétersbourg, 2010

LES SITES CONSULTÉS

Gendernyj užas, [Le cauchemar de genre] http://www.svoboda.org/a/28338215.html (site consulté 10/05/2017).
Elena Mizulina predložila zapretit' polučenie vysšego obrazovanija dlja nerožavših devušek [Elena Mizoulina a proposé d'interdire aux filles, qui n'ont pas donnés naissance à suivre des cours d'enseignement supérieur] http://roissya24.net/news/russia/elena-mizulina-proposed-to-ban-access-to-higher-education-for-nulliparous-women/
Ja ne bojus' ob''jasnit', [Je n'ai pas peur de l'expliquer] http://hooligan.co.il/nastya-melnichenko-yaneboyusobyasnit/ (site consulté 22/02/2017)
La députée qui défende forcement des valeurs familiales traditionnelles. *Elena Mizulina: «Daže kogda mužčina b'et svoju ženu, vse ravno net takoj obidy, kak esli unizit' mužčinu»* [Elena Mizoulina: Même quand un homme bat sa femme, cela n'est pas comme si on humilie un homme] https://tvrain.ru/teleshow/here_and_now/mizulina-417940/
Le droit à l'avortement menacé en Russie https://www.lecourrierderussie.com/societe/2016/09/avortement-patriarche-kirill-ivg-russie/
La page Facebook de A.Melnichenko: https://www.facebook.com/nastya.melnychenko?fref=ts (la publication de 05.07.2016; le site consulté 22.04.2017)
Le vidéo anglais, consacré au problème de consentement sexuel: http://www.consentiseverything.com/ (site consulté 10/05/2017).
Milonov provozglasil pobedu nad gejami Peterburga [Milonov a proclamé la victoire sur les homosexuels de Saint-Pétersbourg] https://lenta.ru/news/2015/09/02/flawlessvictory/
Ministerstvo social'noï politiki vzjalo učast' u final'nomu zahodi proektu Radi Єvropi, prisvjačenomu borot'bi z nasil'stvom ŝodo žinok. [Le ministère de la politique sociale est déterminé de réaliser le projet, consacré à la lutte contre la violence aux femmes] https://www.ukrinform.ua/rubric-society/2049182-ukraina-ratifikue-konvenciu-pro-zapobiganna-nasilstvu-sodo-zinok.html (site consulté 10/05/2017).
Obŝenie v socsetjah [la communication sur les réseaux sociaux]:

http://www.levada.ru/tag/sotsialnye-seti/ (site consulté 10/05/2017).
Russes et Ukrainiennes témoignent sur Facebook des violences sexuelles subies http://information.tv5monde.com/terriennes/russes-et-ukrainiennes-temoignent-sur-facebook-des-violences-sexuelles-subies-118871 (site consulité 10/05/2017).
Russie : la loi sur la dépénalisation des violences domestiques promulguée par Vladimir Poutine http://www.lemonde.fr/international/article/2017/02/07/russie-la-loi-sur-la-depenalisation-des-violences-domestiques-promulguee-par-vladimir-poutine_5076164_3210.html
Voždelennyj harassment [Harcèlement Convoité] http://www.nakanune.ru/articles/111975/ (site consulté 10/05/2017).
Ženskie dviženija: kak i začem sozdajutsja feministskie ob"edinenija v Peterburge, [Les movements féminins: comment et à quoi bon on crée des assosiations féministes à Saint-Pétersbourg] http://zapovednik.space/material/jenskie-dvijenya (le site consulté 22.04.2017)

№	Nom	Conditions d'entretien	Propriétés sociales	Rémarques d'entretien
1	Tatiana	30/09/2016 Moscou, école 57 2:22:35	Femme de 53 ans Diplôme de journaliste, enseignante	
2	Tamara	02/10/2016 Moscou, café près de Chistye Prudy 00:35:46	Femme de 40 ans (d'origine géorgienne) Diplôme de sociologue, travaille à ONG	
3	Katerina	11/10/2016 par Skype 00:41:16	Femme de 52 ans sans diplôme, 4 ans de la filière d'histoire à MGU, ne travaille pas	
4	Marianna	01/10/2016 Moscou, la cantine de RGGU, 01:01:59	Femme de 26 ans diplomée du VGIK, en Master en histoire	
5	Veronika	19/10/2016 Moscou, le foyer de RGGU, 00:51:00	Femme de 26 ans diplomée du Musée de la Culture, en Master en histoire	
6	Vasiliy	19/10/2016 Moscou, Starbucks, 01:45:32	Homme de 43 ans Diplomé de l'Université Litteraire Professeur à L'Ecole Supérieure d'Economie (Vyshka) Activiste féministe	
7	Dana	21/10/2016 Skype, 00:54:59	Femme de 38 ans Diplôme en management Habite Saint-Pétersbourg	Elle est une victime de violence sexuelle elle-même, mais elle est contre le

				flashmob. Elle y a participé pour convaincre d'autres acteurs de n'y pas participer
8	Arina	08/11/2016 Moscou, la cantine de RANHIGS 00:54:04	Femme de 29 ans Diplôme d'architecte	Le victime de violence sexuelle. Contre le flashmob.
9	Anna	12/11/2016 Skype, 00:56:53	Femme de 37 ans Docteur en philosophie Habite à Saint-Pétersbourg activiste: féminisme de gauche	Elle a eu peur de rendre son histoire publique. Mais elle a partagé beaucoup et a écrit plusieurs postes sur FB en utilisant le hashtag. Elle a aussi lancé le groupe d'aide au victimes.
10	Nadya	13/11/2016 Moscou, un café à Tverskaya 1:20:00 (pas de permission d'enrégistrer)	Femme de 33 ans Diplôme de critique de l'art activiste féministe	
11	Victoria	Un entretien détaillé par mail	Femme de 39 ans Spécialiste diplomée en IT Habite à Gorlovka (Ukraine, Région de Donetsk)	
12	Liudmila	02/02/2017 00:43:36 Moscou	Femme de 54 ans, formation d'ingéneur emloyée à l'Institut du Cinema (VGIK)	
13	Marina	18/02/2017 00:48:01 Moscou, chez elle	Femme de 52 ans, historien, ne travaille pas.	
14	Angelina	01/04/2017 01:13:18	Femme de 25 ans, étudiente en	

		Moscou, Café, Park Gorki	littérature	